

Jean LYONNAZ - PERROUX



PARCELLES D'OUBLI

Témoignage d'un ancien d'Algérie

Préface de Claude FOURNEYRON

Editions de la Grangette

Parcelles d'oubli

Témoignage d'un ancien d'Algérie

Jean LYONNAZ-PERROUX

Préface de Claude FOURNEYRON

Éditions de la Grangette
74500 LARRINGES/ÉVIAN

1992 I.S.B.N.-2-9503312-4-6



Octobre 2013. Edition Miages-djebels. Merci Jean.

«J'étais confondu. Ces héros qui jouaient avec la mort, c'étaient ces hommes que le train-train de la vie m'avait révélés comme de bien braves gens, sans doute, mais que je n'eusse jamais pensé capables d'un tel oubli d'eux-mêmes. Parfois j'avais même cru constater chez l'un et chez l'un ou l'autre à telle ou telle heure, une certaine langueur de patriotisme, déploré du moins des aspirations trop matérielles. Comme je les appréciais mal, et comme ils se connaissaient peu ! ...»

«L'on sent monter, à cette minute en soi, et comme courir à fleur de peau, les grands sentiments qui en temps ordinaire dorment assoupis au fond de l'âme ...»

(Père Paul Dubrulle, sj, dans La vie du Père Brothier)

A mon épouse,

A mes enfants,

A mon père, ancien poilu,

A ceux qui se taisent.

PREFACE et INTRODUCTION

PREFACE : Il était une fois l'Algérie

Ancien d'A.F.N. moi-même, ce fut avec un réel plaisir que j'acceptai de préfacier le livre de Jean LYONNAZ-PERROUX.

Cet ancien infirmier, rappelé, a su me faire partager ses intenses émotions vécues sur cette terre d'Afrique.

Tout est pur, naturel, juste dans son récit. Son témoignage se veut instant de vérité. Ses parcelles d'oubli feront resurgir bien des souvenirs chez tous les jeunes qui partirent là-bas ... de l'autre côté de la «Grande Bleue» ...

Pour moi, l'Algérie c'est un grand album, dur à se fermer, un port qui «croche» très mal, un rond-point où personne n'a la priorité.

Faudrait-il brûler, couper, polir, rogner, arracher, bannir, oublier ?
Non !

En Algérie, il fut une guerre ! Elle y fut cruelle, comme toutes les guerres. Elle eut un nom.

Mais pourquoi sommes-nous allés là-bas ? A chacun sa réflexion !

Au travers de ces pages, ces parcelles d'oubli, comme tous ceux qui liront l'ouvrage de Jean Lyonnaz-Perroux avec beaucoup d'intérêt, j'ai une pensée pour tous nos soldats de France qui laissèrent leur vie sur cette terre lointaine. Je ne peux oublier tous les blessés. Je retiens aussi que les Algériens payèrent très cher leur indépendance avec un million de morts ! Je songe au drame des rapatriés, à tous ceux qui revinrent en France, malades dans leur cœur, dans leur corps, dans leur âme et conscience ...

L'Algérie !

Trente ans déjà !

Chaque jour apportant sa peine, les avis de décès attestent la disparition prématurée des Anciens d'A.F.N. Chaque jour, des appelés du contingent... des rappelés, s'en vont, sans bruit, sans cri, sans arrière-pensée ... Un peu comme une parcelle d'oubli !

In médias res I (Au milieu des choses). :.,

L'Algérie. Pour moi c'est fini !

Je ne crois pas que j'y retournerai un jour.

Claude FOURNEYRON

INTRODUCTION.

— RACONTE-MOI L'ALGÉRIE ! —

C'est difficile ! | Mon interlocuteur est trop jeune, trop âgé. C'est une femme, un enfant, un instruit, un ignorant, un politicien, un « *j'm'enfoutiste* ». Que sais-je encore ? Même un ancien d'Algérie ne se reconnaît peut-être pas. Affectations, circonstances, lieux et parcours différents.

Alors, pourquoi répondre ? J'esquive la question, et en ce cas, avec le temps et les influences du moment, je risque bientôt d'être mis en accusation ... ou bien, j'explique un ou deux faits. Hors de leur contexte, je suis incompris et pour peu que j'insiste, je serais considéré comme traumatisé, soit quelque peu «*félé*». C'est bien normal ! D'ailleurs, les gens sont pressés et... moi aussi.

Ce modeste mémoire n'est pas un chant guerrier de hauts faits et de gloire. Il peut plutôt paraître désuet, tant de guerres florissantes ont eu lieu, sont en cours ou préparent notre avenir. Ridicule, en mesure de l'administration, du cynisme et de l'horreur que sont entre autres, le terrorisme, les otages, la déportation, les armes chimiques, nucléaires, la drogue, etc ...

Ce témoignage se veut sans prétention, rappeler le quotidien d'un simple soldat qui, pour certains était en vacances en Algérie, pour d'autres, un tortionnaire... un assassin et pour d'autres enfin, tout simplement ignoré, oublié ! « *L'Algérie ! La pacification !* ».

Il est vrai qu'à chacun, son livre et ses chapitres.

Certains sont roses et plus ou moins teintés, mais il existe aussi les noirs que sont la guerre, la maladie ou l'accident ! En bien des points, même combat ! Refus ou acceptation ? Peur pour tous, mais on a vu des humbles devenir des braves et des durs, trembler.

Il convient donc d'être modeste en ce que pourrait être notre comportement en de telles circonstances, mais il faut reconnaître valeur et respect à ceux qui ont accepté le combat. Pour le gagner... voire même le perdre... sous quelque forme que ce soit, dans la dignité... dans l'honneur !

Je n'étais pas éclaireur de pointe, fusil mitrailleur ou char de combat, mais seulement infirmier. Celui qui ne compte guère, mais que l'on aime bien ... comme le cuisinier ! Mes fonctions s'avèrent toutefois difficiles avec un manque quasi total de pansements et médicaments, et la non reconnaissance de la Croix-Rouge. Je n'ai jamais porté de brassard ou distinction particulière. Tout au plus, lorsque nous sortions avec l'ambulance, était-elle marquée de la Croix- Rouge, mais encore nous fallait-il une escorte. Nous avions notre armement individuel, en l'occurrence un garant¹, et pour ma part deux grenades, dont une

défensive quadrillée, propre, en ultime solution, à nettoyer la place, plutôt que de me rendre ! « Palestro » oblige².



Embarquement à Port-Vendres

¹ Garant : fusil de guerre.

² vingt quatre rappelés furent assassinés en mai 1956, dans des conditions les plus horribles

1 -FREHA-

L'Algérie ! L'Algérie évoquée si souvent ! Celle de mes livres d'histoire, aux hommes en burnous blancs, sabre ou clair sur de petits chevaux. L'Algérie des grands espaces ! L'Algérie, belle Inconnue ! Les journaux, la radio, le ; qui es-tu aujourd'hui ? Je veux bien te connaître puisque le sort en est jeté. T'aimer ou te haïr ! j'ai 23 ans. L'Aventure est ma patrie et je te servirai de toutes mes forces si ta cause est juste. Je veux savoir et... nous y sommes ...

À Tizi-Ouzou !

On prend place dans les camions. ;
- *Avez-vous tous des munitions ?*

Le lieutenant insiste, répète sa question aux sous-officiers, aux Sections. Qu'est-ce que ça veut dire ? Non, je rêve, ce n'est pas possible ! Mais nous, on arrive ! On n'est pas prêt ! Faudrait voir avant... !

La gueule des gars ! On préfère se taire, certains d'ailleurs n'ont peut-être pas d'autres possibilités. La salive manque ! La trouille est dans les rangs. Qu'est-ce qu'un héros ? Ne serait-ce qu'un guerrier. Je n'en vois pas. Où sont les braillards, les révoltés ?

- *Allez, en route.*

Le lieutenant a sauté dans sa jeep de tête, et c'est le départ de la colonne, bientôt encadrée de Half-tracks³ avec mitrailleuses 12/7. Impressionnant ! D'autant plus que ce genre d'outils à chenilles, je n'en avais jamais vu.

«*On a bonne mine* » sous nos casques lourds. C'est vraiment l'expression du moment ! De la gare, nous dégageons de suite sur la

campagne qui demain sera djebel. Quelle sensation vous étreint ! Dans cette lumière vive et chaude, découvrir de vastes collines, en fond des montagnes, un sol déjà jaune de terre et de poussière, un ensemble de désordre naturel, d'arbres, de haies, de murets, de pierres, de quelques champs. Apparaissent une ou deux petites maisons basses et simples de pierres sèches aux tuiles rouges. Tiens ! Celle-ci est brûlée, encore une autre ! Deux bourricots se suivent en bordure de la route. Le premier porte son maître en djelaba⁴ de haillons de couleur douteuse. Le second suit, chargé de quelques sacs et planches. Ils trottaient indifférents, leurs oreilles se couchent à notre passage, le bout de la queue fouette énergiquement. Aucun écart ni de l'homme, ni des bêtes ! Auraient-ils déjà fait la guerre ?

Là, ce sont des poteaux téléphoniques coupés à hauteur de travail des bras, fils cassés, entremêlés. Est-ce récent ou non ? Pas le temps de savoir, on roule ! On arrive à un poste militaire, barrières, sentinelles en nombre, des tentes, des camions. Court arrêt. Dialogue entre gradés, sentinelles et nous :

- *D'où tu viens ? (de quelle région de France).*

C'est tellement important le hasard des rencontres.

- *Où allez-vous ?*

- *Qu'est-ce qui se passe par là ?*

Rien à en tirer !

On continue, nous voilà sur un long pont métallique qui enjambe un oued aussi large, mais où ne coule qu'un ruisseau. Comment peut-il passer tant d'eau et qu'il en reste si peu ? Après le pont, la nature devient plus sauvage, plus aride, faite de pierres, de buissons, d'oliviers, et de quelques eucalyptus. En plusieurs points, nous devinons des coupures de route recomblées où nous cahotons au passage. Tout bien considéré, mon fusil n'est pas outil sans intérêt. Ce qui m'inquiète maintenant, c'est que je ne le connais pas ! J'ai un garant bougrement lourd, semi-automatique ! Sans s'enrayer ? Hum ! Et puis, ça tire comment ? À gauche, à droite, dessus, dessous ? Bien difficile qu'il tire droit sans qu'on se connaisse ! Je déteste cette

³ automitrailleuse à chenilles

⁴ sorte de tunique

incertitude, surtout dans cet environnement que je qualifierai, avec sang-froid, de plus en plus inquiétant.

L'horizon est maintenant moins vaste, les collines plus nombreuses et, à flanc ou au sommet, apparaissent les premiers villages, ensemble de pierres bien serrées, bien ordonnées. HLM d'un autre temps et d'une civilisation que je ne connais pas !

Encore quelques trente kilomètres de ce décor, et nouvel arrêt en rase campagne.

- Tout le monde descend. Nous sommes arrivés !

Ah ! Arrivés où ? Pas une maison. Si, un bout de bicoque à 200 mètres, c'est tout ! Il est 3 heures de l'après-midi. La chaleur, la soif !

En ce beau mois de mai à Freha, nous prenons possession de notre cantonnement, ou plus précisément, nous délimitons notre aire. En bordure d'une route, en terrain plat, sous de grands eucalyptus, sont montées dans un rectangle, sept à huit tentes de capacité d'une vingtaine de lits de camp. L'ensemble devant abriter le PC et ses officiers, la roulante et ses provisions, l'armement et les munitions, les jeeps et camions, et un effectif de 130 gars.

Ce camp de base est limité d'un half-track à chaque extrémité, armé d'une mitrailleuse 12/7. Le premier centre est la petite ville d'Azazga, située en amont à quatre kilomètres. À deux cents mètres, la petite bâtisse en rez-de-chaussée, habitée par un kabyle qui exploite en bric à brac un petit commerce de tout et de rien. À un kilomètre en contrebas, une cuvette marécageuse se prolongeant par une colline.

C'est en ce cadre perdu que se fera, en quelques semaines, notre acclimatation.

2 - PREMIÈRE NUIT D'AFRIQUE !-

La journée se terminait comme une première épreuve physique et morale.

J'avais passé la majeure partie de la nuit sur le pont du «*EL-DJEZAIR*» à admirer le firmament étoile confondu dans le sombre à l'immensité de l'eau. Heures précieuses et fugitives de la vie «*Oh ! temps suspends... !* » Prière non exaucée. Débarqués à Alger, en route pour Tizi-Ouzou, via Freha, et nos activités en installation sommaire. Ça suffisait ! Le soleil déclinait.

- Rassemblement en treillis !

Et nous voilà au premier rassemblement dans notre nouveau camp, en rang comme il se doit.

- Garde à vous !

- Repos.

Bien. Colonel, lieutenants, adjudants, tout le monde est là. Nous avons droit au petit «*speech*» circonstancié sur notre valeur militaire. Hum ! La noble tâche de pacification qui nous incombait et ... la réalité du moment ! C'était en fait la mise en place du tour de garde avec conseils et consignes. Je comprends maintenant toute l'importance de cette première nuit et le souci que pouvait en avoir notre lieutenant. Le danger premier n'était pas une attaque des fellas⁵, mais bien le comportement d'une troupe fatiguée, non aguerrie, confrontée aux mystères d'une nuit d'Afrique avec en mains des armes chargées. Le danger était grand, et nul n'était dispensé de garde, qu'elles que soient ses fonctions ou son rang. Tout à fait sérieux ! Il me revint 10 heures, minuit. J'avais le temps de manger une sardine, quelques biscuits et faire ultime connaissance avec mon garant. Essais de culasse. Balles en suffisance. Au fait, combien ? Plus de contrôle ? À volonté ! Ça fait tout drôle !

⁵ abréviation de fellagha.

10 heures est proche. La relève est là. Un sous-lieutenant nous prend en charge, et après les dernières consignes, le mot de passe. Bien compris ? Nous sommes une vingtaine à partir en file indienne derrière le sous-lieutenant, et au fur et à mesure du parcours qui nous est affecté, nous laissons un gars tous les 25 mètres sur des jalons précis établis à l'avance. Je suis affecté, comme par hasard, sur une zone particulièrement touffue. J'ai 25 mètres à faire en aller et retour continu au milieu des buissons. Un vague sentier a été ébauché. Je heurte les branches des deux côtés. J'ai de suite l'impression qu'une canne à pêche me serait aussi utile et maniable que mon garant. Enfin ! Un gars à ma gauche, un gars à ma droite. C'est du même tabac, même qualité de feuillage ! On commence notre tour, relevant les précédents qui n'ont rien vu d'anormal, il faisait encore jour. Mais maintenant, nous sommes entre chiens et loups, et les formes s'estompent, notre va-et-vient fait que nous nous rencontrons souvent des deux bouts du parcours. Bonne contenance de chacun.

- Ça va ?
- Oui, et toi ?
- Oui.

Deux mots, ça rassure et on continue.

Le jour meurt, la nuit s'éveille. De petits bruissements au sol révèlent quelques rongeurs. Je suis en éveil. Saloperie de casque lourd ! Des croassements de batraciens se font entendre, tout d'abord discrets, puis se répondent. Bizarre ! Ce concert n'a pas les voix de chez nous. Il fait chaud, et les moustiques sont à la fête. Pas question de boire. Pourtant ! Il fait noir maintenant. Nous marchons par habitude, mais à vue ne contrôlons plus rien. Ça y est ! Quelques cris s'élèvent loin de nous et s'amplifient. On nous avait averti. Les chacals ! Ah ça, je ne connaissais pas, mais je n'aurais jamais cru. C'est épouvantable ! Le grand frisson ! Cris aigus, discordants de pleurs, d'étranglements, d'appel ou de moquerie. Indéfinissable, mais pour la première fois, ça vous inquiète vraiment.

- Ça va ?
- Tiens, l'ombre du lieutenant.

- Oui, ça va !

Ça fait plaisir cette voix amie. Il fait sa tournée de sentinelle en sentinelle. Moi, je continue dans le noir et au bruit, à gauche, je devine le copain. Sa voix chuchote :

- Dis, tu entends ?
- Oui
- Qu'est ce que c'est ?
- Les chacals, les grenouilles, crapaud ?
- Tu crois ?

On repart et on se retrouve.

- Dis, t'as entendu ?
- Non, quoi ?
- Je sais pas, mais ... j'ai peur !
- Allons, que veux-tu que ce soit !
- Je te dis que j'ai peur. Je ne peux pas continuer !
- Mais si tu peux !!
- Non, j'ai peur. Viens avec moi !!

Alors ça ! J'ai mon parcours, lui le sien. Que faire ? Si je le suis, je découvre mes 25 mètres d'un temps double ?

Je ne peux cependant pas le laisser, il est maintenant paralysé, incapable de repartir. Le lieutenant ? fondu dans la nuit. C'est bon ! J'y vais, et nous voilà ensemble faisant nos deux parcours. Comment faire autrement ? Je ne peux tout de même pas appeler. C'est pas une alerte. C'est seulement la trouille ! Ça va lui passer, et je ne peux pas lui faire ça. Aux yeux des gars, il passera pour quoi ?

- Ça va mieux ?
- Oui
- Tu vois bien que c'est rien !

Oui, mais en attendant si...

De toutes façons, on ne pourrait rien faire. Comme je le presentais, nos garants sont inutiles. Alors, à la grâce de Dieu !

Tout s'est d'ailleurs fort bien passé, et le lendemain nous nous apercevions que le terrain était en fait bien dégagé au-delà des buissons. Quelle idée de nous enfermer cette première nuit dans cette prison de verdure ? Nous essayer, ou manque du plus élémentaire sens de la garde ?

Ce fut notre première expérience de garde réelle. Il y en eut bien d'autres. Quant aux cris des chacals, des ânes et autres oiseaux de nuit, nous nous y sommes habitués tout en restant vigilants sur la distinction à faire entre les animaux à quatre ou deux pattes !



Berger de quel troupeau !
De quels pâturages ?

3 - DES DIFFERENCES DE TIR ! -

Deux faits, sans victimes connues du moins, traduisent bien l'étonnante ambiance de l'armée et la diversité de son armement !

Nous étions alors habitués à quelques fusillades sporadiques durant la nuit. Dans le doute, ou certitude, les sentinelles ouvraient le feu par de brèves rafales. Si ce n'était réponse à des coups de fusils, ça impressionnait toujours d'éventuels rôdeurs, à moins que ce ne fussent quelques bêtes sauvages ou même apprivoisées. Mais que c'était-il passé cette nuit vers une heure du matin ?

Après quelques coups de feu habituels, ce fut l'enfer ! Toutes les armes de garde claquaient, du fusil à la mitrailleuse, sur toute la longueur du camp. Pas de doute, c'était pour nous ! Vous dire les réactions de chacun dans ces moments là, je ne puis trop vous expliquer ! il faisait nuit ! Toujours est-il que j'enfilais mon pantalon, ramassais mon fusil et ma cartouchière, et me retrouvais à l'extérieur dégagé de cette cloche de toile qu'est la tente. À l'intérieur, c'était une belle pagaille. Les uns voulaient allumer, les autres pas. Chacun cherchait son fourbi à tâtons. La suite, je ne me souviens pas, mais tout rentra dans l'ordre.

De cette échauffourée nocturne, le lieutenant devait le lendemain tirer la conclusion suivante que je vous livre comme pouvant être utile toute une vie : *« Il vaut mieux se battre nu que mourir habillé... ! »* Et dire que j'avais pris le temps d'enfiler mon pantalon.

Avec ou sans pantalon, le second fait bien réel des avantages et risques militaires. Mous fûmes avisés que les volontaires pourraient se présenter le lendemain matin pour le convoi de Tizi-Ouzou, munis d'un savon et d'une serviette.

Bizarre ! Une douche ? Un bain ? Non, le bordel ! Mais oui ! Un commando féminin spécialement entraîné était de passage à Tizi pour qui voulait se mesurer ! Il y en eut une vingtaine le lendemain sur les rangs. Bizarre ! Je dis bien bizarre ! Je n'ai pas d'autre analyse ni

conclusion à donner, n'ayant pas fait d'études sur le comportement physique et psychique du bidasse en temps de guerre. Mais la « grande muette » savait ! Elle avait tout prévu ! de quoi surprendre quand nous manquions de l'indispensable, du minimum, de l'essentiel !

L'intendance a de ces prévenances... et toujours de préférence ... sans pantalon !



A Freha, corvée de pluches...avec le sourire !

4 -VOIR ET ENTENDRE-

Dix heures, minuit. J'étais de garde sur le côté dominant la cuvette marécageuse et toute la vallée. En face, une petite colline. Nuit claire, et à ces heures, encore douce. Quelques cris de chacals, mais pas le concert habituel.

Ce peut être un signe d'activités ou de circulation humaines. Les nôtres ou les fells ? Il faut veiller ! Les principes de garde se sont heureusement adaptés, et on a enfin compris qu'il était mieux d'écouter que de marcher comme un sourd ! Mon fusil sur les genoux, je suis assis à l'indienne dans cette immense et splendide nuit d'Afrique. Vesine⁶, où es-tu ? Le chant de mon ruisseau, mes belles mouchetées ? Autre décor. Autres splendeurs ! Je me suis dégagé de mon casque, posé à mes côtés. Là, j'innove et, j'ai déjà un temps d'avance, mais je me suis formé seul, dans les bois, à l'écoute de l'infime bruissement d'ailes ou du chuchotement des feuilles mortes. Le détail devient capital et justement, je suis inquiet de la forme et de la présence même d'un petit nuage de brouillard recouvrant le marécage. Est-ce bien normal ? La fraîcheur de la nuit ne semble pas encore suffisante. Le lieutenant fait sa ronde, et je lui signale mon doute.

Oui ! non ! Sans importance.

Il continue. La nuit est vraiment calme. Trop calme ! On dirait entendre un arbre qui tombe. Craaack ! Je rêve ? Difficile à distinguer avec la distance. Craaack ! Un autre ! Il me semble, par ailleurs, percevoir de fugitifs points lumineux. Lyonnaz, il faut te ressaisir et analyser froidement. Pas de doute, ça recommence. Craaack ! Le lieutenant repasse :

- *Dites mon lieutenant, écoutez et regardez.*

⁶ village natal.

Il s'installe à mon côté, mais ne perçoit rien. Ah ça ! c'est tout de même fort ! Devant ma conviction, il va consulter d'autres sentinelles. Rien à signaler ! Cependant le doute le gagne et rencontra-t-il le colonel en crise d'insomnie, mais ils sont bientôt tous deux à mes côtés. Et bien me voilà dans de beaux draps ! J'entends toujours, et eux rien ! Mais le nuage s'est développé et pour moi, il est bien fumée. Tout de même, et si je me trompai ? Mais non, je suis sûr ! L'embarras est complet, et il se prolonge. Si rien ne se passe, me voilà promu au premier rang des imbéciles de la Compagnie. Et soudain. Pan Pan, en face sur la colline, dans notre direction, deux détonations précédées des éclairs rouges. Là enfin tout le monde a vu et entendu ! Merci les fells !

L'explication, nous l'aurons le lendemain matin. Une section partie en reconnaissance a constaté l'incendie d'une petite ferme et l'abattage d'une plantation d'oliviers. Au rapport, on m'a demandé de sortir du rang.

- *C'est bien vous, la sentinelle qui a signalé les faits de cette nuit, et vous êtes infirmier ?*
- *Oui, mon lieutenant ?*
- *Dorénavant, vous serez exempt de garde.*
- *Merci, mon lieutenant.*

Je n'ai jamais utilisé d'une heure le privilège qui m'était accordé ! Soyons sérieux !



Jeune cigogne orpheline,
recueillie à l'infirmerie

5 -LE QUOTIDIEN-

Un crayon en main, le quotidien d'il y a 34 ans n'est pas si facile à décrire. La respiration de chaque être ne se pense pas et ne s'enregistre pas en mémoire. Le contexte est plus important parce qu'il situe le moment où l'on respire, et alors le détail surgit.

Le lever se situait dans la période la plus calme du jour. Le camp s'éveillait doucement après l'anxiété des tours de garde. Alertes et coups de feu de la nuit. Chacun aspirait à quelque repos dans la fraîcheur et la sécurité du soleil levant. La trompette de la discipline n'était donc pas de mise, mais chacun s'assumait dans ses responsabilités. Par exemple : il était très important que le « jus » soit chaud de bonne heure, eh bien j'ai toujours vu nos cuisiniers assurer au mieux. La roulante !... le matin !... mais c'est la vie !

Vous trouviez là dans leurs commentaires, les gars de la dernière garde, encore tout harnachés de leurs armes et munitions. Quelques « lève-tôt » habituels tout débraillés. Des officiers encore sans grade et sans manière, et puis le retour des gars de la « feuillée ». Sur le matin, c'était un circuit très important et souvent très rapide à l'aller ! Il faisait frais, mais la chaleur montait vite, et il était préférable de s'activer avant la fournaise. Un minimum de toilette avec un minimum d'eau pouvait s'envisager s'il nous en restait de la veille. Chacun ayant son eau « précieuse » en son bidon, gamelle ou casque lourd pendu. Le mieux était encore d'attendre l'arrivée du camion d'eau. Et s'il ne venait pas ? ! Bien vite, pour notre Indépendance, fut instaurée notre propre corvée d'eau. Ladite corvée consistait à atteler une citerne derrière un camion, lequel était monté d'une dizaine de gars en armes. De la routine, n'est-ce pas !

Nous allions la payer chère, l'eau et la routine ! Dans mon rôle, je recevais mes premiers consultants, et encore là, il me fallait ce peu d'eau précieuse. C'était une véritable hantise. Laver le pourtour d'une plaie, ça peut consister à laver la main ou le pied. Vous vous rendez compte de la surface et de l'eau nécessaire ? Si je réussissais à garder un fond de jerrican, il fallait la défendre. À chacun, démerdes-toi ! De

plus, je me suis vite aperçu que le moindre bobo n'en finissait pas et demandait justement ce minimum de propreté et isolation par compresse et bande de gaze. L'infirmerie, par elle-même n'était pas désignée. Les gars connaissaient la tête du lieutenant Dumont et la mienne. Ça suffisait à Freha à régler avec rien nos premiers cas d'adaptation.

Il est bien 10 heures. C'est l'heure de vous dire qu'il y a des mouches. L'air vibre de mouches, sous les eucalyptus, dans les guitounes, mais le comble est à la roulante, sous l'abri de bois où les cuisiniers débitent la viande. C'est une tapisserie vrombissante ! Il faut savoir, stratégiquement, que ce genre d'ennemi évolue à 100 mètres maximum du « coin-coin » obligatoire et naturel qu'est la « *feuille* ». Je vous prie de comprendre qu'il n'est pas là titre de gloire à tirer de ce genre de combat, mais qu'il ajoute un peu à ceux qui l'ont mérité. La mouche fut certainement l'un de nos premiers ennemis. Permanente et insidieuse, elle a véhiculé l'infection et la contagion. Elle a mis hors de combat un grand nombre de nos gars, voir des compagnies, par la dysenterie et la jaunisse.

C'est pas gai tout ça !

Mais si, il y avait des bons moments, et justement dans la matinée on épluchait les pommes de terre. C'était une corvée finalement bien acceptée comme une forme de divertissement collectif. Les plaisanteries avaient libre cours, et l'ambiance donnait le change à la sévère réalité du moment.

Une autre activité très prisée par certains était la chasse aux scorpions. Ils étaient marrons, les moins dangereux puisque pas mortels. Leur piquûre était cependant fort douloureuse. Mous avons dû hospitaliser un de nos gars avec un bras tout enflé et violacé. Notre petit chien mascotte fut également piqué, et se traînant sur les seules pattes de devant, nous dûmes l'achever. Ce genre de chasse consistait à repérer en terre des trous ovales, y introduire une brindille jusqu'à rencontre d'une forte opposition vivante. Il n'était plus que de les extraire à la pelle, les rassembler dans un casque et y mettre le feu. Telle était la

sentence ! Pour ma part, j'en ai découvert un dans ma couverture. La prudence fut de mise en toutes circonstances.

L'impression majeure qui me reste de Freha est ce sentiment de dénuement, de laisser pour compte. Le pain était rare et dur comme pierre, et souvent nous eûmes recours aux biscuits et boîtes de sardines. En pleine chaleur, on ne pouvait tout de même pas manger avec appétit de régulières sardines à l'huile. Avec quelques copains, nous avions un beau stock dans une caisse à munitions. On ne savait jamais ! Jusqu'au jour où un GMC a reculé sur notre caisse. Quel jus mes amis !

Nous avions comme distraction la possibilité de nous rendre au petit bazar que j'indiquais précédemment, distant de deux cents mètres, le seul lien qui nous restait avec quelques produits civils. Il nous était précieux pour une canette ou un jus de fruits, mais surtout pour les cartes et enveloppes aux images de l'Algérie.

Nous pouvions ainsi transmettre à nos familles nos premières vues et appréciations de ce pays. C'est vous dire que ce bric à brac de vingt mètres sur dix était toujours complet. Le tenancier était un brave kabyle d'une cinquantaine d'années, de haute taille et bien portant, au sourire composé et commercial, comme il se devait avec une telle clientèle. Je me souviens que sa situation m'intriguait.

Comment pouvait-il tirer quelques profits de cette bande de loups, et au prix de quelle ... patience ! De plus, comment était-il perçu par la population kabyle à ne travailler qu'avec les soldats ? Ne pouvait-il être aussi le meilleur informateur ? La réponse m'était donnée quelques jours plus tard. De bonne heure, un matin, le lieutenant Dumont est venu me chercher pour aller faire le constat, nous l'avons extrait d'un grand sac de plastic qui avait retenu le sang. Je me souviens seulement qu'il avait plusieurs blessures par balles sur tout le corps. L'exécution était du début de la nuit. Je connaissais maintenant sa position et j'entrevois mieux la nôtre ! Mous prenions notre première leçon !

En contraste à ce fait sanglant, nous fûmes un matin à l'aube appelés pour aller délivrer une parturiente en difficulté, dans un village situé à cinq kilomètres. Urgence ou traquenard ? Le soleil levant étant toujours notre allié nous sommes partis, sous escorte évidemment. Je portais la trousse et mon fusil. Dumont n'avait son PA⁷.

Et nous voilà aux abords du village. Le dernier parcours est pédestre, nous remontons les ruelles, presque des couloirs précédés et suivis de nos gars. Là une porte, là un volet qui s'entrouvrent et se referment. Le village est-il vide ou encore au repos ? Mais tout s'anime d'un coup à l'intérieur de cette petite cour. On nous attend et on nous fait la fête. La joie est sur les visages. La jeune femme s'est libérée seule et l'enfant va bien, nous en sommes soulagés et Dumont le premier qui eut dû procéder à toutes interventions, sous couverture, sans visibilité.

Ouf ! Il fallait fêter ça ! Au Champagne ? Non, au kawa.

Autour d'une table basse, le café nous fût cérémonieusement servi avec des gâteaux. Quel accueil ! Je n'ai toujours pas oublié. Huit jours plus tard, en remerciements complémentaires de notre déplacement, nous recevions deux grosses boîtes de biscuits. Ces pauvres gens pouvaient-ils mieux faire ? À l'origine de cette ambiance chaleureuse était une institutrice française habitant et exerçant en ce village. Je crois bien que c'était Mekla. Qu'est-elle devenue, elle et son école, dans la tourmente ?

6 - LES PIAFS-

Cette période d'acclimatation et d'attente à FREHA s'avérait longue et exaspérante. Qu'attendait-on de nous, en ce climat impalpable de crimes et de soleil ? Les gars devenaient nerveux, susceptibles entre eux, prompts aux coups de gueule, mais avec une telle franchise ! Cette franchise à nulle autre pareille qui dans sa dureté scelle les amitiés les plus pures - «*t'es un con !* » - «*Je t'emmerde*» - «*Fais pas chier*». C'est pas très académique bien sûr, mais tellement sincère et... sans rancune !

Et puis le courrier ! surtout en période de désœuvrement. C'est l'attente - le pincement dont personne ne parle. Pensez donc, on est plus fort que Ça ! Ah, le voilà ! C'est curieux comme l'attroupement est vite fait. Il y a cependant ceux qui restent à l'écart, mais juste à distance d'écoute. Sait-on jamais ! mais ils n'y croient pas. Enfin ... demain !

Alors voilà, le courrier ça vous remue le camp tout entier. Il y a ceux qui ont des nouvelles -bonnes ou ... mauvaises ! Il y a ceux qui n'en ont pas, et ceux qui n'en auront jamais, ou si rarement mais pour l'attente ou la distribution, tout le monde participe à la joie, à la peine ... à l'oubli... ! Combien de tapes sur l'épaule ont été plus fraternelles que des écrits ou des paroles inutiles ! C'est ça aussi le quotidien. J'allais dire le pain ... ! Car en fait, c'est bien de faim que certains ont souffert, 8 jours ... 15 jours en opérations ou sur les pitons !

Il s'ensuivait une autre forme d'agacement communautaire. Le courrier réponse ! Vous avez ceux qui se précipitent pour que leur lettre parte le jour même, ceux qui de toute façon écrivent jour et nuit et ceux qui n'écrivent jamais. On ne sait trop pourquoi,... ou plutôt chacun le ressent bien. La tension monte vite entre ces différentes catégories d'écrivains journaliers !

Que faire sans courrier... quand on ne sait pas à qui écrire, ou ... qu'on ne sait pas écrire ! - sous d'autres cieux et dans l'attente de quoi ? ... avec des armes et munitions. «*On s'emmerde on se fait chier !!*». On

⁷ Pistolet automatique

devient hargneux... on n'en est pas moins sensible, voir même hypersensible, et ça peut donner ceci :

- *Regarde ce que j'ai trouvé !*

Au creux de sa main, ce soldat protège un oisillon, un petit moineau aux yeux encore fermés - vie inconsciente et pourtant vie quand il faut décider : laisser mourir ou ... tuer !

- *Belle trouvaille, et tu veux en faire quoi ?*

- *Ben, j'sais pas.*

Un autre gars accourt.

- *Tiens, en v'là deux autres que tu n'as pas vu.*

- *Ça fait trois, et alors t'en fais quoi ?*

- *Il faut les tuer. De toute façon, ils sont perdus. On ne peut les rendre à leurs parents. Ils vont mourir de faim.*

- *En tous cas, pas moi.*

- *Qui les tue ?*

Silence, ... personne.

- *Et si on les élevait ?-*

- *Ça, c'est la meilleure, des vrais gamins ces rappelés ! Vous savez ce que c'est que de nourrir ces bestioles, les protéger des nuits froides, les tenir propres, etc ... Tout ça pour rien, ils vont crever.*

- *Moi, je fais une cage.*

Encore un qui ne veut pas les tuer.

- *Tu dis que tu fais une cage,... avec quoi ?*

- *Demain matin, vous avez la cage.*

Ça alors ! Bon ! Eh bien, il n'y a plus qu'à les garder jusqu'à demain. Et c'est le branle-bas, sans combat pour trois vies de rien.

De l'herbe est assemblée en forme de nid, un peu de coton, et nos trois oisillons attendent la becquée.

- *Je vais leur chercher du pain.*

- *Pas question, je ne veux que des mouches. Débrouillez-vous.*

Rien de plus facile, nous en avons, tout à la fois, une invasion et une prolifération.

La cage fut finie le soir même. Elle était belle, mais belle absolument - bien faite, bien équilibrée, bien fermée, spacieuse, en forme de cloche.

Mais qui était cet artiste vannier ? Comme souvent, et encore une fois, j'étais sidéré des ressources de volonté et de débrouillardise qui pouvaient émaner d'une troupe anonyme.

Il n'était plus question de supprimer ces oisillons, mais bien maintenant de gagner, de prouver, comme un défi, qu'ils vivraient !

La cage fut suspendue à l'entrée de la «guitoune» de l'infirmerie, au tronc d'un gros eucalyptus. On la rentra le soir. Je n'assurais pratiquement que le contrôle de la nourriture. La plupart des gars n'y connaissaient rien, et découvraient pour nos protégés des trésors de friandises salées ou sucrées. Déception, mais fermeté, les mouches seules étaient admises !

Ils grandirent vite, ouvrirent les yeux et nous reconnurent comme des guerriers farouchement pacifiques ! Ce qui était un amusement «*sentimental*» devint vite une attraction et toute la compagnie, de tous grades vint officiellement ou subrepticement visiter nos petits piafs algériens. Les gars maintenant les sortaient de la cage, et ils s'essayaient à voler, tout en prenant les mouches.

Et puis, le premier envol se produisit. Hop ! sur une branche. Hop ! une seconde. On ne pouvait plus l'atteindre, et il ne voulait pas revenir. Que faire ?

- *Tends-lui la main !*

Et le moineau vint se poser sur son doigt ! C'était gagné, et l'enthousiasme se propagea dans le camp. Ils prirent tous trois leur envol et se perdirent dans la foule de leurs congénères, sur nos têtes, dans les eucalyptus, nous fûmes largement payés de nos peines. Pendant des jours, lors de nos repas sur les tréteaux, ils vinrent picorer notre pitance, se servant effrontément selon leurs goûts, à la grande joie de tous les trouffions.

Ils furent photographiés par tous les grades de la Compagnie, et leurs photos dispersées aux quatre coins de l'hexagone. Sans doute, encore aujourd'hui, des papas, des papys, rêvent devant un petit oiseau et expliquent à l'enfant :

- *Quand j'étais en Algérie ...*
- *C'est vrai ça ?*
- *Bien sûr que c'est vrai, même chez les soldats, il y a des histoires pour les enfants.*

Pour qu'elle soit belle, mon histoire devrait s'arrêter là.

Hélas ! Ils étaient si confiants en l'armée française que ce fut leur perte. Ils eurent tous trois des accidents. Les gars se sont couchés sur deux, et le troisième fut écrasé par un soulier ! Le lendemain, nous quitions FREHA.



Piafs sur ligne de visée.
Au bas de la photo, on distingue leur cage

7 -L'ÉTRANGLÉE –

- *Lyonnaz, rejoins immédiatement le P.C. avec l'ambulance. Le convoi attend !.*
- *Qu'est-ce qui arrive ??*
- *Sais pas, grouilles-toi !*

La jeep fait déjà demi-tour. Plus le temps de penser ou plutôt trop de questions, alors ... C'est l'action ! ma boîte d'urgence, quelques pansements de plus dans les poches - le garant - le couteau - la veste et sa grenade – prêt ! Monti a entendu comme moi, précis et rapide, il cale sa carabine US et déjà lance le moteur. Nous voilà partis à toute vitesse pour le PC. Pas un mot, on se comprend si bien, et avons une telle confiance éprouvée en nos fonctions réciproques, chauffeur infirmier, qu'il n'est plus de questions entre nous. À tombée de la nuit, c'est sûrement le pépin. Nos gars sont tombés dans une embuscade. Vite- Vite. C'est tout ce qu'il y a à penser ! Le PC est là ! Deux Half-tracks nous attendent. Les moteurs tournent. À notre vue, les gars sautent à bord. Les mitrailleurs empoignent leur 12/7, geste d'assurance et d'ultime vérification.

- *Et alors ?*

Le sergent chef veut bien me gratifier de cette banale explication :

- *Nous montons à la 5. Un gars a mal au ventre !*
- *C'est tout ?*
- *C'est tout !*

Mal au ventre ! Nos regards se croisent avec Monti. Un petit rictus déforme un instant sa belle moustache noire. Le reste de la barbe n'a pas bougé. En un même déclic, nous découvrons le tragi-comique de cette expédition, et nous nous prenons à espérer qu'il ait vraiment mal au ventre, le copain ! Que ce soit grave, bien réel : mais alors, le ramener au prix de quelles souffrances, à toute vitesse dans ces

chaos ! Un ventre, c'est tellement sensible, compliqué et fragile à la fois ! N'y pensons plus !

D'ailleurs, nous abordons le premier virage qui débouche sur le djebel. Maintenant l'attention est toute la route sinueuse, caillouteuse, bordée tour à tour de bosquets tout empoussiérés, d'arbres ou de rochers. Ouvrir l'oeil, ne pas être surpris, c'est la première chance et la plus grande. L'écoute est inutile en ce fracas des chenilles des Half-tracks qui nous encadrent et nous enveloppent d'un nuage de poussière.

Monti met ses lunettes fermées. Il a l'air d'un aviateur ; puis il les relève sur son front. Il est trop prudent pour supporter longtemps quelque gêne à l'acuité de ses petits et malicieux yeux noirs. Demain au réveil, ils seront collés et douloureux. La conjonctivite est le lot de tous les chauffeurs. Les collyres sont médicaments de première nécessité, mais c'est un luxe ! Vous ne le saviez pas en métropole ? Ah ! bien.

Tout à mon observation, je surveille également les réactions des gars à leur poste sur le premier Half-track. Le mitrailleur tient sa 12/7 à deux mains. Il est rivé à sa pièce et la dirige au hasard de la route vers les points qui lui paraissent dangereux, et d'où peuvent jaillir les étincelles mortelles. Il sait, comme le chauffeur, qu'ils sont ex-aequo et les premiers au grand prix de la mort. C'est sur eux que l'ennemi assurera son premier tir avec le maximum de précision. In Challa⁸ !

Les quatre autres gars scrutent le parcours, leur arme pointée vers l'extérieur et en certains passages, le doigt s'assure sur la détente. C'est qu'il faut répondre d'instinct. Après seulement, et peut-être, la précision. Eux non plus n'ont rien à se dire. Quelques rares gestes de sécurité traduisent l'intensité de leur vigilance. Mous sommes solidaires, unis, fondus comme un seul homme dans la même attention. Voilà une demi-heure que nous roulons. Encore trois quarts d'heure si tout va bien !

-Ça va Monti ?...

⁸ Si Dieu le veut.

- Tu y crois à c't affaire de bid ?

C'est vrai, au fait tel est bien notre objectif ! Ça paraît incroyable, mal au ventre, tu te figures ! Quand tout le monde a plus ou moins « la chiasse ». Que j'ai reçu des gus vidés, qu'il fallait porter aux chiottes. Que j'ai distribué, compté, réparti le peu d'élixir parégorique, que je détenais aux Compagnies sur les SOS permanents. Un vrai problème de merde ! J'ai même fait caouette, côte à côte avec le Colonel sur la même planche, à la « *feuillée* » ! Et se plaindre d'un mal de ventre ! Vraiment, un tel mal semble, et de loin, dépassé par l'actualité. Je hausse les épaules. Je n'ai pas de réponse à donner à Monti. Il n'en attend d'ailleurs pas.

Le soleil est maintenant sur l'horizon. Dans vingt minutes, il fera nuit. Là est toute l'explication de ce convoi restreint, concentré à deux Half-tracks, et donc à une puissance de feu exceptionnelle. Le jour, c'est nous. La nuit, le chacal et le fell reprennent leurs droits. Nés sur cette terre, issus de quelques grottes, ils reprennent leurs activités à la recherche de proies ou pousseuses de l'ombre. La tombée du jour est propice aux embuscades, voir seulement quelques coups de feu, et le repli dans le maquis qu'enveloppe déjà l'ombre naissante et protectrice, à l'abri de toute poursuite et surtout de l'intervention de l'aviation et de l'hélicoptère. Précisément, la base d'hélico a refusé l'évacuation du « *ventre* » en question. Trop tard ! Trop de risques ! Alors, démerdez-vous... et c'est ce qu'on fait ou du moins, on essaie !

Les chauffeurs ont maintenant allumé les phares. Il est prudent de voir tout défaut, fil ou obstacle sur la route. Mous sommes donc repérables de toute l'immense vallée, comme d'ailleurs par le nuage de poussière que nous dégageons. Ainsi, un retour "aménagé" peut très bien nous être préparé. Il est vrai que nos deux Half-tracks impressionnent et font force de dissuasion. Que peuvent bien penser les « felouzes » ? En tous cas, nous donnons ce soir un spectacle qui intéresse toutes les méditas de la vallée !

Nous arrivons. La nuit aussi. L'entrée dans un poste s'effectue toujours comme une libération. On quitte l'anxiété de la route et on retrouve les copains. Dans cet instant, ce sont tous des amis, des frères, sans

distinction de race ou de grade. Leur seule présence suffit et nous rassure. Tous les gars disponibles sont là pour nous accueillir. Nous sommes l'événement de la semaine, voir de la quinzaine. Mais pour moi, il est d'autres obligations.

-Où est le gars ?

L'infirmier de la Compagnie, anxieux, est déjà à mes côtés, et nous nous dirigeons vers une de ces petites méchtas de pierres sèches semi-enterrée, couverte d'écorce de chêne liège, œuvre intégrale de mes amis rappelés qu'on a un jour de mai déposés là sur ce piton rocheux.

Nous entrons, ou plutôt nous descendons en cette cave, et nous voici en présence de ... Oh ! surprise !!

«Mais c'est Julien. Qu'est-ce qui t'arrive ?». Il est allongé sur un peu de paille moulue, à même le sol. Nous nous serrons la main. Sa poigne est chaude, fatiguée. L'énergie n'y est plus, et ses yeux le traduisent. Son regard se fige en moi dans un appel simple et vrai de détresse et d'espoir contenu. Il dégage son pantalon, et nous l'aidons.

- «J'ai une hernie, et depuis midi, elle me fait de plus en plus mal».

Aucun doute possible, elle se présente de la taille d'un œuf de pigeon, bien ronde et serrée à la base. À l'auscultation, la paroi abdominale se défend fortement et exclut tout espoir de résorption. L'affaire est sérieuse, urgente, et de plus chirurgicale seulement. Il n'est plus de temps à perdre, il est plutôt question d'en gagner !

Nous rassurons au mieux notre ami Julien, et je rejoins à l'extérieur le chef de convoi. Mon rapport est net :

«Si Julien n'est pas opéré cette nuit même, il peut être considéré comme perdu. Une seule chance de le sauver est de rejoindre directement l'hôpital Hagelen de Tizi-Ouzou sans repasser par le PC».

La réponse est aussi nette : « *Impossible* ». J'en suis moi-même convaincu, et cependant l'évidence du danger de mort qu'encourt Julien me donne l'assurance et la fermeté de sa défense.

J'engage avec le chef une altercation des plus sévères, et il est bientôt fait appel au lieutenant de la Compagnie, en cascade, tout le monde est bientôt au courant. Les avis fusent, les grandes gueules interviennent, puis le silence s'établit et s'alourdit devant des décisions obligées et imminentes. Il n'est plus que le chef de convoi qui se défoule et essaie par avance de se justifier en criant l'impossibilité de nous scinder sur le retour, multipliant ainsi les risques et mettant en jeux des vies, à l'encontre de tous les ordres et d'une élémentaire prudence. Il a raison, tous ici le savent, et cependant il faut sauver Julien. Il faut enfreindre la discipline, aider le chef de convoi en le dégageant de ses responsabilités, et c'est alors que devant toute la Cinq présente, un, puis deux hommes se portent volontaires et se rangent à ma position «subversive».

La partie est gagnée ! Tous sont maintenant volontaires et décidés. Il faut faire vite. Les adieux avec les gars de la Cinq sont écourtés. Julien est mis sur un brancard et chargé en suspension dans l'ambulance. Pour lui, l'espoir renaît. Il n'y croyait pas ! Il n'y croyait plus. Que nous soyons venus le chercher à ces heures tardives relevait déjà du miracle ! Il ne pouvait espérer tant de solidarité fraternelle allant à l'acceptation du risque total. Il ne se plaint pas, mais ses traits traduisent sa souffrance. Je lui fais deux piqûres, l'une d'un décontractant, l'autre de morphine. Nous sommes déjà repartis et quelques kilomètres plus loin, c'est la division de notre convoi. Le premier Half-track rentre directement au PC, et le second nous couvre, ambulance, jusqu'à l'hôpital de Tizi-Ouzou.

J'essaie de mon mieux de distraire et aider Julien qui est durement secoué. Pourvu qu'il tienne ! Quel traitement nous lui infligeons ! Je n'ai plus le souci de la route, et toute mon attention va à Julien. Je suis maintenant lié à Julien dans une confiance commune et totale au chauffeur, au mitrailleur, et aux gars de l'half-track qui savent tous les risques, connaissent tous les dangers et volontairement ont pris

l'engagement de nous protéger. C'est ça, la fraternité des armes, de toutes les guerres. Fraternité que l'on n'oublie pas, faite souvent de dévouement et de sacrifices obscurs, comme cette nuit d'Algérie pourtant si belle et légèrement bleutée.

Nous voici à Nagelen, Il est minuit et nous transportons notre précieuse charge dans les couloirs de l'hôpital jusqu'à l'entrée du bloc que je connais bien. Un médecin est là. Je lui facilite l'auscultation en déshabillant Julien de la tête au pied avec mon couteau de chasse. C'est simple, efficace et apprécié par le médecin et surtout le patient. Voilà, ils vont le prendre immédiatement au bloc, où par chance, tout est calme et disponible ce soir.

- Au revoir Julien, bonne chance, de tous les copains

Mission accomplie. On rentre. Le retour se fera à une allure plus modérée. Mous sommes toujours prudents, toujours tendus, mais tellement heureux d'avoir réussi. Mous n'avons en fin de compte aucun incident, et notre satisfaction sera complète en constatant également le retour au PC du premier Half-track. Le lendemain, j'étais gratifié par je ne sais quel chef, d'une verte réprimande pour avoir pris tant de risques.

Trois jours plus tard, j'étais appelé au PC où m'était confirmé le succès de l'opération chirurgicale et la bonne santé de Julien, il m'était même attribué quelques félicitations !

Aux gars des Half-tracks, aux chauffeurs, merci !

Quant au chef de convoi, il fut muté quelques jours plus tard.

8 - INFIRMERIE DE CAMPAGNE -

Comme vous le constatez, nous étions souvent appelés à l'extérieur, soit pour des cas particuliers, soit pour de bonnes raisons, rendre visite aux compagnies. Mous étions donc souvent de convoi vers les pitons ou l'hôpital de Tizi-Ouzou. Nous perdions beaucoup de temps en ces parcours qui se situaient impérativement du lever du soleil à son déclin. Et nous avions aussi notre lot quotidien de travail. Les premiers jours d'organisation, j'assistais, comme il se doit, le lieutenant Dumont dans ses consultations. Les bricoles l'agaçaient, et je le comprends. Il était à Lyon de la première équipe qui opéra à cœur ouvert. Ainsi, il me demanda d'assurer les consultations au titre de «toubib» et lui... assistant ! Il fallait bien s'amuser un peu. Bien entendu, il revenait à Dumont tout sujet digne de ses hautes compétences. C'est dire dans la bonne organisation de l'armée, nous avons la chance au bataillon d'être accompagnés par un éminent chirurgien, sans aucun moyen, quand il eut été si utile dans une antenne chirurgicale. Il fut enfin appelé à ce poste et à ses vraies fonctions au bout du cinquième mois.

Les séances de consultations étaient elles aussi, soumises au régime des convois. Les consultants se présentaient avec armes et bagages, et pouvaient ainsi séjourner ou être dirigés à Tizi-Ouzou ou Alger. Ils se rendaient utiles et prenaient également la garde dans la mesure où leur santé le permettait. En ce temps, je n'ai pas souvenance de «*tire au cul*». Les gars étaient solidaires, et les consultants plutôt obligés par les copains. Nous avons bien sûr tous les petits accidents afférents à la marche que sont ampoules et entorses, petites blessures infectées, nombreux furoncles. Il me fallait beaucoup de bandes de gaze. Je devais également, dans toute la mesure du possible, pourvoir les Compagnies. J'en étais réduit à laver et javelliser toutes les bandes, les mettre à bouillir et sécher au grand soleil. Les malades en instance à l'infirmerie me reprenaient des bandes effilochées et me les roulaient. Elles pouvaient de nouveau être réutilisée et réexpédiées en Compagnie. J'avais un copain infirmier qui avait lancé un SOS à sa famille, et nous eûmes ainsi quelques précieux colis. Les blessés étaient en principe évacués par hélicoptère. Transitaient surtout, et

nombreux étaient-ils, les gars atteints de dysenterie et jaunisse. La seule silhouette de ces gars faisait peine à voir. La dysenterie était vraiment la pire des épreuves et les malades nous arrivaient complètement vidés, déshydratés. En quelques cas, il fallait les soutenir ou les porter. La jaunisse était l'épreuve de la grande fatigue, sous la chaleur, la soif et le régime... en rêve des petits plats de chez soi !

Nous descendions à tour de rôle, et quelques fois ensemble, visiter nos malades et blessés à l'hôpital. Il me souvient d'un de nos gars qui était depuis nombre de jours à l'hôpital pour une balle lui ayant traversé la cuisse. Ça ne guérissait pas. Dumont lui proposa de s'en occuper lui-même s'il acceptait de rentrer chez nous à Azazga. Il accepta. La chirurgie que Dumont appliqua fut simple et guerrière. Le gars serra les dents et s'accrocha pendant qu'il introduisit une tige métallique à bout rond et la poussa lentement dans la traversée de la cuisse pour ressortir à l'autre extrémité avec ..., un morceau de tissu du pantalon gros comme une pièce de 5 francs. C'était gagné !

Les souvenirs affluent de ces passages à l'hôpital. Tel que ce pauvre gars, sur son lit, qui m'implorait je ne sais quoi, mais dont le ventre n'était qu'un pansement humide et sanguinolent. Ses beaux yeux noirs ne me quittaient plus, et ils ne m'ont toujours pas quitté. Il faut oublier ? ... Se séparer sûrement ... mais oublier, ce n'est pas possible ! Il m'est advenu d'être à l'hôpital lors d'une rentrée massive d'une quinzaine de blessés. Les gars les ont déposés sur des brancards dans les couloirs et sont repartis. Dans ce même moment, en chirurgie, les blocs fonctionnaient à plein, et chirurgiens comme infirmiers ne pouvaient quitter leur tâche. Il ne restait qu'un seul gars complètement affolé qui s'efforçait de dégager les plaies en coupant les treillis à l'aide d'un ciseau aux fonctions de hachoir. Pour faire diversion, maintenir le moral et éviter trop de souffrances, je suis intervenu avec mon fidèle couteau, et j'ai ouvert tout ce qui était à ouvrir. Il faut vous dire que mon couteau était entretenu jalousement et... sur le fil, par un gars des cuisines. C'était une perfection, et il m'a rendu bien des services.

Un certain jour, accompagnant mon cher lieutenant Dumont, nous avions pour mission de retrouver, identifier et établir le constat d'un de nos gars de Compagnie tué au combat et rentré les jours précédents directement à l'hôpital, nous voici à la morgue, mais où était-il dans ce long couloir blanc et froid aux tiroirs superposés et bien rangés ? Beaucoup étaient identifiés, mais d'autres ne l'étaient pas, et il nous fallut tirer tiroir après tiroir et découvrir ces beaux corps nus, mutilés, aux plaies bleuies par le froid. Triste, triste besogne ! Mais, notamment, nous en découvrîmes un qui restera en nos mémoires. Il était tatoué en demi-cercle, sur le sein gauche «*La place est libre*», et sous le sein, en ligne droite, bien serrées et à égale distance, l'impact de six balles !

Que s'était-il passé ?



Azazga, petite cité coquette.
Au fond, sur la colline, le couvent des soeurs

9 - TOURS DE GARDE-

Je vous ai évoqué les gardes de FREHA émaillées de quelques incidents. C'était alors la rase campagne.

Et Azazga ... la nuit ?

Nous étions situés en bordure de la ville. La rue se perdait en campagne 100 mètres plus loin. L'accès à l'infirmerie se faisait par deux ouvertures, un portail donnant sur une cour ; une porte simple desservant l'habitation et une fenêtre avec barreaux. Ladite cour, en dimensions, était de 20 mètres sur 20 mètres, entourée de bâtiments entrepôts larges et élevés, nous assurions la garde de nuit, à tour de rôle avec relève toutes les deux heures. Si le décor n'était plus le même, l'ambiance non plus. Le cri du chacal était plus lointain, mais le remplaçait le caquettement des cigognes, il faut vous dire que nous avions un nid sur le toit de la maison d'en face. Un couple l'habitait. Ils eurent une belle famille de quatre cigogneau, et nous eûmes l'avantage des explications familiales qui commençaient de façon intensive à partir de deux heures du matin. Si vous préférez, nous étions en concert permanent de castagnettes.

A l'heure du couvre feu, la cité devenait silencieuse. Nul ne se risquait dans les rues. Les gâchettes devenaient sensibles !

Je venais d'assurer mon tour de garde de minuit à deux heures. R. À. S. sinon que j'avais sommeil. Le gars qui me relevait était un «bleu » venu de France récemment. Tout était calme, et je m'en fus apprécier ma paillasse. Je n'avais pas encore posé mon arme que... Pan ! un seul coup de fusil, dans la cour. Je fis demi-tour, me demandant bien ce qui venait de se produire ? Une erreur de maniement d'arme de la nouvelle sentinelle ? Je trouvais mon «bleu» arme semi-levée, prêt à faire feu en direction du toit.

- *Qu'est-ce qui se passe ?*

Pas de réponse, mais le fusil tremblait comme le bonhomme.

- *C'est toi qui as tiré ?*

Un signe de la tête, je traduis : Oui

- *Qu'est-ce qui s'est passé ?*

Pas de réponse, et il tremble de plus en plus, complètement paralysé. Je suis bien éveillé. J'essaie de comprendre. Je fais le tour de la cour. Rien ! Mon gars ne bouge pas. Il est figé - complètement neutralisé. Ce que je peux lui dire ne sert à rien. Je lui prends son fusil, le décharge et l'envoie au repos. Me voilà au moins tranquille avec un danger en moins. J'écoute. Je suis tendu au moindre bruit anormal. Rien ! Les deux heures s'écouleront sans le moindre incident. Il est quatre heures. Je suis relevé à mon tour, et je rentre revoir mon gars. Il ne dort pas et a retrouvé parole, mais on le sent encore sans moyens,

- *Que s'est-il passé ?*

- *On m'a éclairé depuis le toit avec une lampe de poche. J'ai engagé une balle et j'ai tiré !*

Il avait bien eu le bon réflexe, mais surpris par la lumière, le temps d'introduire une balle dans le canon, il avait paniqué ... il faut un minimum de peur pour faire un bon soldat !

J'évoque là le problème jamais résolu d'une balle dans le canon. Les ordres étaient de ne pas en mettre. Pour ma part, j'en avais toujours une. À mon avis, en toutes circonstances, il faut faire vite, soit répondre à une attaque, soit intervenir le premier. Un lièvre qui saute le chemin n'attend pas que vous introduisiez une cartouche dans le fusil ! J'étais de cette école, et, à l'appui de cette théorie, je vous soumets l'incident suivant.

En cette même cour, de nuit également, était de garde un bon copain. C'était un gars sec et nerveux, toujours décidé dans ses actions. Nous avions abordé ce problème de balle engagée. Il était radicalement contre, du fait que ça présentait un danger permanent, ne serait-ce que

pour les copains. Il avait raison, mais de toutes façons, en temps de guerre ? il est bien une part de risques ? ... au choix !

C'était son tour. Il faisait chaud et ... soif, et ... sommeil. Pas drôle, ces heures de garde... seul... avec les siens,... mais ils sont si loin... en France ! Peut-être, en cet instant, pensait-il à sa femme, à son petit garçon qu'il ne connaissait pas encore. Il se reposait debout, l'épaule gauche appuyée au mur d'entrée du portail. Ce dernier, fait de barreaux était fermé la nuit. Tout était calme. La somnolence l'envahissait et... Pan ! Pan ! Là, il s'est réveillé ! On lui tirait dessus ! Dans sa précipitation, il tordit la première balle qu'il voulut engager, et enfin fit réponse avec la deuxième, quand le fell eut fait les 100 mètres qui le mettaient à l'abri. Voilà la bonne démonstration, mais au matin, notre surprise fut grande de constater avec quelle chance, barraka ou providence, le copain était toujours vivant ! Le tireur avait bien étudié son affaire. Il avait dû observer que nous prenions habituellement appui contre le mur, et de ce fait qu'il suffisait de placer ses balles à quelques centimètres en parallèle du mur pour nous en loger une dans le coffre. La distance était de 10 à 12 mètres. Immanquable. Eh bien, il l'a manqué, le copain ! et pourquoi ? parce que le mur, 2 mètres avant l'appui de la sentinelle faisait le «*ventre* ». Les ricochets des deux balles étaient parfaitement visibles, et les deux coups avaient été fort bien tirés !

Voilà un papa qui revenait de loin ! Encore aujourd'hui il doit lui arriver de se tâter les côtes et ne pas y croire !

Et puis, je vous livre encore cette dernière, toute banale, mais bien dans le type à vous aiguïser les nerfs.

L'heure était où l'ombre gagne rapidement sur le jour. Nous avions, ce soir là, un bon nombre de gars en transit, et, chacun vaquait encore à ses occupations. J'étais de garde, et le portail n'était pas encore fermé. J'avais donc une vue très nette sur l'entrée, la traversée de la route, et le bâtiment d'en face qui était inhabité. À l'arrière dudit bâtiment, un mur formait comme un écran. Dans mon rôle de sentinelle, encore sans grande conviction, j'étais plutôt distrait, et... ce n'est pas permis !

la preuve ? Mon attention fut attirée par une lueur fugitive et douteuse sur le mur écran, à l'angle de la maison d'en face. Pas de doute, ça se reproduisait ! Curieux tout de même ! un feu follet ? un ver luisant ? mais non, mais bien sûr ! c'est évident ! la lueur d'une cigarette, en reflet contre le mur. Ça alors ! on nous observait depuis l'angle de la maison, et... à quelle fin ? ... immédiate ou future ? Pas de panique, mais prudence ! J'ai bientôt deux copains à mes cotés avec P.M ... L'entrée est maintenant assurée, quoi qu'il arrive. Distance trente mètres maxi - par ricochet «il» est mort ... à moins qu'ils» soient plusieurs !

- *Qu'est ce qu'on fait ? On allume ?*

- *On allume et ensemble, à trois ... un ... deux...*

- *non - non ! faites pas les cons ! Le lieut' est là, il faut lui dire.*

- *Bah ! on tire.*

- *Non - non, je vais le chercher î*

- *C'est bon, on attend, mais fais vite. Voilà le toubib.*

- *Qu'est ce qui se passe ?*

- *Regardez mon lieutenant, faites bien attention à l'angle de la maison,*

- *Pas de doute, il y a quelqu'un.*

On tire ?

- *Non, attendez ! Il y a peut-être mieux à faire. Je vais téléphoner au P.C. qu'«ils» envoient une patrouille.*

Ainsi fut fait. Dans la nuit et le silence, un homme jeune fut cueilli. C'était son lieu de repos habituel !

Pourquoi pas, mais bien choisi tout de même ! Allah fut avec lui, ce soir là, mais aussi le toubib !

- *N'est ce pas mon lieutenant ?*

10- AU BOUT DU CHEMIN. GLOIRE, OÙ ES-TU ?⁹

Nous étions partis le matin avec un fort convoi pour atteindre la 6ème Compagnie fort éloignée. C'était le temps où nous allions vacciner tous les gars contre le typhus, et nous passions Compagnie par Compagnie. Le lieutenant Dumont, bien sûr, Monti, Brignou et moi-même. Nous avions la jeep et une remorque. C'est vous dire notre faculté de manœuvre et vitesse possible ! Ces séances de vaccination ! Une table en plein air, c'est tout. J'avais charge de stérilisation des seringues et aiguilles. Une casserole, un petit gaz, et le vent chargé de poussière ! Bonjour les dégâts ! Et bien, je n'ai jamais vu une de nos piqûres s'infecter. Nous savions travailler avec précaution, mais tout de même, avec de tels moyens ! Encore maintenant, je n'en reviens pas !

Notre séance de vaccination venait de se terminer, et nous jouissions de ce moment de détente bien gagné avant le retour, que vint se présenter au poste un kabyle d'une quarantaine d'années. Il parlait avec les gars du poste et avec force gestes, s'efforçait de les convaincre. Le voilà introduit dans le camp, et oh ! surprise, c'est à nous qu'il est présenté.

S'adressant à Dumont :

C'est toi le toubib ? Viens vite, on a deux enfants blessés. Ils ont sauté sur une mine. Viens vite, viens vite !

Sur une mine ? Qu'est-ce que tu racontes ?

- Si, si, je te dis. Viens vite !

- Où ça ?

Juste là, un peu plus loin. Viens vite !

- Avec la jeep ?

- Oui, avec la jeep.

Hum ! Pas facile ce genre de situation. En tout cas pas prévu ! Et toujours la même question. Est-ce un piège ou pas ? Cet homme paraît sincère. Il a fait vite. Il est trempé de sueur. Que faire ? Comme d'habitude !

On y va. C'est tout à fait Dumont. Il réfléchit, observe l'homme intensément, connaît bien tous les risques, et décrète sur un ton enjoué « On y va ! » Et bien, allons-y ! Nous sommes en matinée, presque à l'heure du casse-croûte.

On a le temps et puis ce n'est pas loin.

À bientôt. Ne vous en faites pas !
Et c'est parti.

On n'a pas dételé la remorque. À quoi bon ! D'ailleurs, le Kabyle s'est fait une place, il est assis sur notre fourbi. Il domine notre attelage. Cette piste ou semi-route, nous ne la connaissons pas. Elle s'insinue bientôt entre deux collines sèches et pierreuses habillées de maigres arbustes. Un kilomètre ... deux kilomètres ...

- C'est là ? questionne Dumont

- Encore plus loin, répond le Kabyle en faisant signe de la main.

Nous continuons. Trois kilomètres... Quatre kilomètres...

Ça ne rigole plus dans la jeep ! Nous sommes quatre ! Une carabine US. Deux garants. Un P.A.. Nul !

Prisonniers deux fois, par la nature et par les fells ! La distance et les méandres font que personne ne nous entendrait. Nous sommes seuls. Non ! Le Kabyle ! Je l'ai à l'œil. Mais il est calme, presque souriant. Quel jeu joue-t-il ?

Il doit absolument nous maintenir en confiance. Est-ce un suicidaire ou un brave père de famille ? On continue. Dumont a renoncé à poser des questions. On ne peut plus rien. À la grâce de Dieu ! Il n'est plus que le

⁹ NDLR Miages-djebels : Pour comprendre le contexte de ce chapitre, aller à http://miages-djebels.org/IMG/pdf/Affaire_K_01-01-2012.pdf, ouvrir le dossier Affaire K de Timerzougène à Chapeiry à partir de la page 89, L'affaire K à travers « Parcelles d'oubli » de Jean LYONNAZ PERROUX. 90

ronron du moteur et les chaos de notre véhicule et sa remorque. En étions-nous à six ou huit kilomètres, notre guide nous fait signe d'arrêter.

Nous sommes à flanc de colline. Devant nous, un petit ravin trace un sillon perpendiculaire de bas en haut

C'est là, sur la colline, désigne le kabyle. Cette fois, c'est complet ! À pied ? et la jeep ? On s'interroge du regard. On scrute les alentours. Rien ! Plus de sortie ! Plus de solution ! Si, une. Aller jusqu'au bout ! C'est insensé, mais comme il n'y a plus de mesure ! Nous ne sommes plus rien, dans cette immensité, aux yeux des fellas. Nous en avons, tous quatre, parfaitement conscience.

Pas un mot, pas une question. Chacun vendra sa peau s'il le faut, mais ce serait tellement mieux ensemble, à tous les quatre, pour le même résultat. Pour défendre la jeep ? par exemple ! Notre faiblesse, et d'ailleurs notre seul espoir. Puisque rien ne nous est encore arrivé, c'est peut-être que réellement ils ont besoin de nous, et que vraiment deux enfants se meurent. Allons ! Assez raisonné ! Qui donc veut parler de peur, ou la laisser transparaître ?

Discrètement, le Kabyle attend.

On va se séparer.
C'est Dumont qui décide.

Je reste à la jeep, décide Monti.
C'est le mieux. C'est lui le chauffeur, et puis c'est la sienne. Il l'aime sa jeep ! « Salut Monti ».

On suit le Kabyle. On monte dans le tout terrain, sans même un sentier. Curieux ! Cent mètres ... deux cents mètres ... trois cents mètres. Et Monti ? Tout seul ? On ne le voit plus, mais on pourrait encore l'entendre. On va laisser Brignou. Il est d'accord :

On ne laisse pas Monti. Voilà notre dernier gars tout seul ! I Perdu ! Mais c'est un Cantalou, agriculteur de son état, solide, calme et déterminé. Il a accepté !

Avec le temps, je me suis souvent redit le poème de le Gué de Sully Prudhomme (1839-1908) : « J'admiraient le soldat qui dans la mort s'élançait, Fier, debout, plein du bruit des clairons éclatants ! De quelle race es-tu ? Toi qui, seul, en silence, Te baisses pour mourir et sais mourir longtemps !. »

Sans gloire... comme tant de malades ! La peur... le courage ? « Fixe ! » les deux mon Lieutenant !..

Un regard entre nous, un petit signe de tête. On se quitte et on continue. Le Kabyle, Dumont et moi. À tour de rôle, nous portons la lourde boîte d'urgence. Encore cent mètres... deux cents mètres ... trois cents mètres, et ... nous débouchons sur un plateau où se serre tout un village. Nous approchons. Tout est désert, pas un animal, pas un homme, pas un bruit. La première petite mechta est maintenant à cinquante mètres.

- *C'est là.*

Une seule entrée sombre et sans porte. N'en doutons plus, notre approche était parfaitement organisée, par le chemin le plus court sans traverser le village.

- *Mon lieutenant, c'est moi qui y vais !*

- *Pas question. C'est moi. Tu m'attendras à l'extérieur.*

Le ton est péremptoire, à l'égal de l'homme dont nous apprécions les qualités de cœur et la tranquille assurance. C'est bien ! Dumont termine les derniers mètres avec le Kabyle, et tous deux, en se baissant, rentrent par la petite porte. Je suis seul !...

Avez-vous eu un jour une fourmi dans votre assiette ? Je suis fourmi ! J'étais certain d'être observé, d'être suivi par des armes, à la décision d'hommes invisibles. Je fis lentement un tour sur moi-même. Rien !

Pas un signe. Pas une vie. Un grand arbre au tronc lisse. Je fais quelques mètres, et je m'y adosse, face au village et à l'entrée de la mechta... Et puis ce tronc me donne au moins l'illusion d'une protection arrière.

Que deviennent Monti et Brignou ? Que peut bien faire Dumont à l'Intérieur ? Il n'aurait pas l'idée de me faire un signe ! Il n'est pourtant que dans une pièce ; m'assurer que nous ne sommes pas venus pour rien, sinon me rassurer ! Silence. Même le vent retient son souffle.

J'écoute tout et je n'entends... Rien ! Rien ! Les minutes s'égrènent... Oh ! non. Je rêve ! C'est pas possible !

Comme au théâtre, surgissant sur scène et sortant de l'angle d'une maison, vingt ou trente gaillards en bon ordre, tranquillement, s'avancent vers moi. Ils sont habillés proprement, à la française, et en leur centre l'un d'eux est vêtu d'une grande djellaba blanche, impeccable. Tous jeunes de 25 à 30 ans. Qu'est-ce que ça veut dire ? On sait bien qu'il n'y a plus un tel nombre d'hommes valides dans les villages. Alors, que faire ? Rien, évidemment ! Et ils avancent ... Je vais enfin savoir. Mais que les minutes comme les mètres qui nous séparent sont longs ! Nous voilà face à face. Le chef en blanc a le regard droit. Tous les visages sont impassibles.

- *Nos enfants ont sauté sur une mine française.*
- *Ah ! Vous en êtes sur ?*
- *Absolument, nous, on n'a pas de mine.*
- *Bien !*
- *C'est une mine française ! C'est ça la pacification ! Les enfants !*

Silence

Le dialogue s'établit, et je dois en ce lieu et à cet étrange instant faire appel à toutes mes ressources pour m'exprimer en français correct face à cet Interlocuteur inconnu, mais de la plus fine instruction. Il s'exprime aisément et clairement sur le sens qu'il donne à cette guerre. Je mesure mes mots et mes silences. La conversation n'est pas à mon

initiative. Il est d'ailleurs plus au courant que moi de la situation politique. Je ne suis qu'un soldat. Il me semble bien que lui soit général ! Sa troupe le serre étroitement, fait bloc et reste immobile. Qu'y a-t-il dans leur dos ? Les visages ne bougent pas, mais des yeux vifs me fouillent intensément. J'ai mon garant, la cartouchière, mon couteau de chasse et mes deux grenades. Je suis inventorié, évalué. Beau gibier, en vérité ! Mais le ton s'il est sévère, reste digne et courtois. Une bonne demi-heure s'écoule en cette joute oratoire. Où veut-il en venir ? Enfin, voilà Dumont. .

La lumière l'éblouit. Quelle doit être sa surprise de me voir si fortement accompagné. Le contact avec le chef s'établit de la même façon qu'avec moi. Le même dialogue, la même assurance persuasive qu'il s'agit bien d'une mine française. Oui ! Deux enfants blessés le plus grand, 13 ans, a une main lacérée mais pouvant rester utilisable, avec une cuisse déchirée. Le tout peut se reprendre. Le second enfant, âgé de 3 à 4 ans, n'a qu'un petit trou dans le ventre, mais les chances de le sauver sont minimes.

D'un commun accord, les dispositions pratiques étant prises pour leur évacuation, l'instant est venu de nous séparer. Il n'est pas de « salamalec » ou politesses Le ton reste froid, les tenues rigides, les visages impassibles... notre embarras bien grand !

C'est le demi-tour devant cette troupe ordonnée et le retour sur nos pas, sans se retourner. Je me souviens de ce premier clin d'œil libre échangé avec Dumont. Ne pas se retourner ! Représenter la France « sans peu, et... ? ». Nous sommes de biens petits Bayard ou la cause est-elle moins noble ? À pied, dans l'herbe sèche. sous le soleil implacable et l'hostilité générale, nous étirons les mètres qui nous séparent et nous éloignent

Avant de reprendre le flanc de la colline, un coup d'œil vers l'arrière nous apprend que la troupe est toujours : figée, à la même place. Encore aujourd'hui, je ne pu me libérer de cet embarras. Nous avons porté secours, essayé le rattrapage physique de l'action perfide des

mines. Mines françaises ? Mines FLN ? ... La guerre... Les enfants...
La consternation dans les deux camps.

Un peu plus de haine et de passion ! Des deux enfants, le plus grand fut sauvé et le petit est mort.

Le soulagement fut grand de récupérer Monti et Brignou, de nous retrouver sains et saufs.

Pas d'effusion, pas de paroles inutiles. C'est le retour, chacun avec ses pensées.

Le soir, à Azazga, commentaires de notre « escapade ».

L'État-Major en conclut :

- *Vous, si vous continuez, vous allez vous faire couper les couilles !*



Arrivée en compagnie, c'est la détente !

11- LE PRIX DE L'EAU !¹⁰

À l'évocation de cette nouvelle page, je me sens démuné. Ce ne sont pas des absences de mémoire, mais je crois bien une volonté de refus. Refus au moment m me où j'ai vécu ces faits. Refus d'informations, de comprendre. Refus de l'absurde, et néanmoins de la réalité !

La volonté des uns de tuer les autres, et tout s'enchaîne. La pacification n'est plus que guerre ! Il ne m'en reste rien de cette nuit sinistre, sinon, à mon insu, les stigmates qui marquent ma mémoire et sans doute mon caractère et mon jugement.

Mais du moins, j'ai appris à connaître mon père, lui qui, parti à 18 ans (classe 16), est revenu blessé, gazé, a vécu l'horrible. (*Verdun, le Chemin des Dames, Malmaison, Le Kemmel*). Les morts, les blessés, les agonisants. Lors d'une action, ils étaient trois seulement rescapés de la compagnie ! Que dire à son silence sinon rajouter le mien ! Les drames vécus excluent leurs acteurs de la Société ou plus précisément ils s'excluent d'eux-mêmes. Ils ne comprennent plus. On ne les comprend plus. Ils essaient de s'expliquer et ... ils se taisent. À moins que ce soit ça l'expérience ? En ce cas, il est certain que personne n'en a besoin, puisqu'elle dérange et que de toute façon, ça ne veut jamais se reproduire... hélas !....

Je suis arrivé sur le terrain je ne sais comment, avec l'ambulance à toute vitesse puisque nous savions que nos gars de la 5ème partant pour la corvée d'eau étaient tombés dans une embuscade. Il fallait faire vite et nous avons fait vite puisque je ne me souviens pas. Il faisait nuit noire, et nos phares ont fouillé un emplacement pour s'arrêter sur le champ de bataille. Ça claquait férocement de partout, et les traçantes, en ricochets, sillonnaient le ciel. Tous les calibres

¹⁰ NDLR Miages-djebels : Pour comprendre le contexte de ce chapitre, aller à http://miages-djebels.org/IMG/pdf/Affaire_K_01-01-2012.pdf, ouvrir le dossier Affaire K de Timerzougène à Chapeiry à partir de la page 89, L'affaire K à travers « Parcelles d'oubli » de Jean LYONNAZ PERROUX. 90

d'armes légères donnaient de la voix. Nos gars étaient-ils encore aux prises avec les fells ? À la faveur de la nuit, ces derniers n'avaient-ils pas encore décidé de décrocher ? C'était pour moi un bruit de fond. Là n'était pas mon problème !

À ma descente de l'ambulance, je fus immédiatement pris en charge. On me dirigea vers les gars à terre, morts ou blessés. Sur un rayon de trente mètres, à la lueur des phares, je distinguais les appels d'urgence, par signes, des gars qui veillaient. Le désordre était total, c'est-à-dire qu'il y en avait partout et n'importe où, comme ils étaient tombés, et derrière les pierres où les copains les avaient portés, à moins qu'ils se soient eux-mêmes protégés. C'est pas possible ! C'est un carnage ! Que faut-il faire ? Courir dans tous les sens ? On veut tous me les faire voir. On veut que je fasse tout et tout à la fois, et ... je suis seul ! Ce blessé m'appelle et me tend la main. Allons, de l'ordre et raccroche-toi ! Je désigne un gars qui me paraît calme.

- Toi, prends la torche et montre-moi les hommes un par un.

Il fait noir. Le faisceau de lumière me fait découvrir la première ombre. Immobile, de face, le bras cache la tête. Je découvre le visage. Il est livide, les yeux fixes. Je touche les pupilles. Aucun réflexe. Le pouls ? Rien. Trop tard pour celui-là. À un autre ! Après, je ne sais plus.

J'ai coupé des vêtements, fouillé des corps, évalué des blessures, abandonné les morts, classé les blessés par priorité. Cinq blessés graves dont deux très graves. Il faut faire vite et au mieux. Mon fidèle couteau ouvre les treillis. Je dégage rapidement les plaies.

J'encourage les moins atteints, et concentre mon attention aux cas les plus graves. Deux particulièrement risquent de me filer ! Le premier a une balle à la base du poumon. Quels dégâts ? Hémorragie en cours ? Tiendra, tiendra pas ? Le pouls est faible. Une Syncorhyl, vite, et on verra. Je m'occupe du second. La cuisse droite est littéralement éclatée par une bille ronde. Le fémur est brisé. Les chairs et le sang font un ensemble avec le treillis. Par quelle chance, la fémorale est-elle toujours en fonction ? Et où est-elle ? Ne vais-je pas l'ouvrir à la

moindre sollicitation ? Extrême prudence, mais il faut agir. Piqûres de soutien cardiaque, et morphine, et là, vraiment, dans l'action, je fais alliance avec ce gars à la lampe torche que je n'oublierai jamais.

À ma demande, il me déniche le nécessaire à confectionner une attelle. Entre-temps, j'ai établi un pansement compressif. Il faut atteler le tout. Il soutient la jambe en traction comme je lui ai demandé. Il est précis, efficace. Trop, c'est trop ! Le blessé souffre et appelle.

Je demande à mon aide de s'occuper de la tête, moi je fais le reste. Il a compris, et comme une maman, je le revois encore, il prend la tête du blessé, le détourne de sa jambe et de mes gestes, et lui parle... lui parle abondamment. Il faut le faire, croyez-moi ! Et c'est tellement important ! calmer, rassurer un soldat qui vient de sauver sa vie, et à quel prix, et qui une seconde fois risque de la perdre ! Il faut absolument éviter qu'il ne s'affole. Il faut absolument que je finisse l'attelle, et nous y parvenons dans une entente parfaite de gestes et de pensées.

- Qu'est-ce que tu fais dans le civil ?

- Je suis boucher !

Allez, vite, on charge. Priorité aux deux grands blessés que nous installons à mi-hauteur pour les avoir sous la main. Je me retrouve coincé entre deux brancards de chaque côté et un entre les jambes. Le blessé du poumon a bien réagi au soutien cardiaque, mais pour combien de temps ? C'est déjà une grande chance ! En route ! Et quelle route ! 50 à 60 kilomètres, secoués dans cette étuve de moiteurs humaines et de sang.

Quelques plaintes s'échappent, mais sans plus. Des vraies ! arrachées par les chaos. La faible lueur du plafonnier me permet les quelques gestes indispensables. Contrôle des pouls. Piqûres à l'un. Piqûres à l'autre sans changement d'aiguille et à travers les treillis. Pas le choix ! C'est comme ça ! À l'arrivée à l'hôpital de Tizi-Ouzou, mes cinq gars sont toujours vivants. Je ne me souviens plus de rien. J'étais anéanti,

vidé, pris de nausées. J'effectuais le retour sur un half-track en plein air ... en pleine nuit.

Qu'êtes-vous devenus mes braves ? En quel coin de France êtes-vous oubliés, bousculés par la vie, ignorés dans vos blessures et vos angoisses ?

Vous avez eu quelques millimètres de chance de plus que les trois copains que nous avons laissés sur le terrain. Vous étiez huit ! Aurais-je la chance de vous revoir ? Peut-être n'ai-je pas parfaitement réussi ? J'aimerais savoir, mais croyez-moi, je n'ai pas pu faire mieux ! Et n'oubliez pas... le petit commis boucher !.....



A g : en ce lieu fut l'embuscade.

A d : les ridelles brisées par la mitraille.

12- ACCUEIL ... AMBIANCE

Rien n'est aussi gênant, voir affolant, qu'une tâche de sang ? «Qu'est-ce que tu t'es fait ?» «Où tu as mal ?» Nous en sommes à l'égratignure, mais lorsqu'il y a flaque de sang sur la route. «Quelle horreur !» A quelle gamme des êtres vivants ce sang appartient-il ?

Pas de questions, s'il vous plaît !

Nettoyage rapide - on efface tout et on recommence. «Circulez, circulez... Continuez, continuez !»

Le lendemain de cette nuit tragique, il faisait très beau, le soleil, insolent, éclairait notre cour en tous ses détails, donnant plus de contraste encore aux brancards ensanglantés dressés contre le mur.

Vous dire notre tristesse ? ... non !

Il me fallait agir. La chaleur montait. Il me fallait effacer et continuer !

En ce temps là, à Azazga, nous étions privilégiés, nous avions de l'eau. Après, ce ne fut plus le cas. Les fells s'efforçaient, la nuit de faire sauter les conduites ; mais enfin, pour l'heure, je pouvais laver, effacer au mieux, le sang encore rouge, le sang versé !

Je me mis à l'œuvre et, croyez moi, personne ne m'embarrassait. Qui passait dans la cour, semblait m'ignorer. Je leur en était reconnaissant. En ces instants, on ne comprend bien que le silence.

Et pourquoi faut-il, parfois et encore se dépasser, au delà du refuge d'un silence malheureux ? Pourquoi le hasard est-il si cruel et qu'il faille lui sourire ?

Je les ai vus, dès leur entrée dans la cour. Tenue correcte, fusils US 17, tout indiquait qu'ils arrivaient de France. Ils étaient deux - consultants sans doute. Impossible de les refouler - impossible de me dérober-. Il n'est plus que de se composer un visage d'accueil.

- «*Salut les gars, qu'est ce qui vous arrive ?*»
 - «*Ben voilà, on est arrivé hier et vous devez avoir un nommé Lyonnaz qui est de mon pays. Je voudrais bien le voir.*»

La foudre à mes pieds, je n'eus pas été intérieurement plus commotionné !

- «*C'est moi !*»...
 - «*Je venais te demander, comment ça se passait par ici, mais à voir ce que tu fais !*»

Tout est dit effectivement Tout de même, pour son premier contact, un gars de mon pays, le recevoir ainsi, en ce décor ! C'est à vous rendre malade ! et c'est sans doute, que nous l'étions vraiment l'un et l'autre en nous quittant.

- «*Surtout, n'en dit rien chez toi !*»

Avertissement inutile, on sait bien que les nouvelles étaient toujours bonnes.

Comme mise en condition, on ne peut faire mieux. Il eut le temps de s'aguerrir et en vit d'autres durant ses vingt quatre mois. Bien sûr, nous nous revoyons au pays. Une poignée de main ... c'est tout ! L'embarras demeure.

Nous étions jeunes, avec les ressources mais aussi les faiblesses. Cette vie d'émotions fortes - d'ambiance dure - d'insécurité permanente, mettait nos nerfs à rude épreuve et nous évoquerions longtemps les crises de nerfs dans les formes les plus diverses, allant des larmes aux coups de poings dans les murs. Une diversion, une drogue était utilisée par certains : les cartes !

Ils jouaient, ils jouaient passionnément, frénétiquement, aveuglément Pas de question - plus de problèmes ... On joue ! le jour - la nuit, avec bière et cigarettes si possible. On joue l'argent - la montre - les objets personnels. On jouerait son âme ! Je ne peux plus voir jouer aux cartes. J'en ai pris une répulsion à vie.

Un certain soir, j'ai dû prendre le tapis et jeter l'ensemble du jeu pour que les gars reprennent conscience des impératifs de sécurité et de garde. Jouer sa vie aux cartes !... Insensé... et pourtant !

Cet état nerveux se ressentait aussi sur le sommeil. Une nuit je vis rentrer dans notre piaule, un gars que deux autres soutenaient. Il avait la main déchiquetée. Je me suis accoudé sur mon lit. J'ai tranquillement observé cette main, et, j'ai décidé, avec précision des soins que j'allais effectuer. Alors, seulement, je me suis levé, et mon voisin de lit, intrigué par mon manège, de me demander où j'allais. Je me réveillais. Tout n'était qu'un rêve !

L'épreuve nerveuse de l'individu peut conduire aussi son subconscient aux effets inverses, tout aussi étonnant, voir inquiétant. Je dormais, coté rue, au niveau d'une fenêtre basse à hauteur d'homme. Je venais de passer une bonne nuit sans appels. Au matin les copains m'interpellent.

«*Dis donc, où tu étais cette nuit - on t'a pas vu - t'es malade ?*»

- «*Pourquoi, qu'est-ce qui se passe ?*»

- «*Dis plutôt, ce qui s'est passé, t'as rien entendu ?*»

- «*Rien, expliquez-vous !*»

- «*Ah ben ça ! On a tiré toute la nuit -le serre-patte était sous ta fenêtre, et t'as rien entendu ?*»

- «*Vous me faites marcher - c'est pas vrai !*»

Je veux en avoir le cœur net, et je fais ma petite inspection. S'il y a eu coups de feu, il y a douilles. Eh bien oui, il y a des douilles, et précisément sous ma fenêtre, une vingtaine de douilles de carabine US. Ça alors ! ?

13 -MERCİ MON CAPITAINE -

Azazga avait son mini hôpital, ouvert à la population civile et militaire. Il était géré par une section sanitaire rattachée au 27^e B.C.A. De même tenue que nos chasseurs, il ne faisait aucun doute, pour moi, que ce fut le 27^eme.

Le Capitaine Legrume en était le Médecin-chef. Homme d'une quarantaine d'années à la haute stature, l'œil sévère, la parole brève et ... un grand cœur ! Il fallait oser l'aborder ! Et pourtant, quand il y a nécessité ! Je n'avais plus rien. J'avais épuisé l'indispensable. J'étais sans ressources matérielles et... morales. Au mépris des relations hiérarchiques et régimentaires, je lui ai rendu visite.

- Mon capitaine, je sais bien que vous avez charge du 27, mais nous, les rappelés, nous n'avons plus rien et nous partons demain en opération. Pouvez-vous nous procurer un minimum de pansements et...

- Mais vous n'y pensez pas ! c'est un comble. Retournez chez vous !

- Bien, mon capitaine.

Je suis rentré, désespéré. J'ai probablement pleuré de rage et d'impuissance. Que faire ? Demain nous partons pour un temps indéterminé de plusieurs jours, vers des combats certains et des besoins pouvant être très importants, et je n'ai rien ! Puis-je trahir les copains en leur laissant entendre que je suis paré ? Je sais que j'ai leur confiance. J'ai essayé l'ultime ressource, nous sommes abandonnés !

Eh bien, non ! Pas tout à fait ! La jeep du capitaine Legrume stoppait devant la cour. Le capitaine avait son air malicieux au bon sourire réservé. Il me fit signe d'avancer et de puiser dans sa jeep. Je ne pouvais y croire. À nous, tout ça, ou rien que ça ? Mais pour nous une fortune ! De plus, il nous offrait deux bouteilles de plasma séché. Le super luxe ! du jamais vu ! et droit dans les yeux, il me dit « Bonne chance », ce qui voulait dire : « Puisse-tu ne pas t'en servir ». Sa jeep disparaissait déjà dans la rue que son bras était toujours levé en signe d'adieu,

- Mon capitaine, par ce geste de sauvetage, vous ne savez pas la joie que vous m'avez donnée. Vous avez revalorisé toute l'humanité, et hautement honoré le 27^eme BCA.

Le comble de cette affaire est que les premiers bénéficiaires de ce « miracle d'urgence » furent une dizaine de blessés d'un régiment de paras que nous avons soignés en vol dans un hélicoptère qui les évacuait sur Tizl-Ouzou.

Qui donc en métropole eut soupçonné la nécessité de tels secours interarmes ?

Avec le capitaine, nous avons ainsi sympathisé en-deçà ou au-delà des galons... comme vous voudrez ! Le dimanche matin, nous nous retrouvions à la messe, en cette belle petite église d'Azazga. L'Assemblée était composée de deux ou trois civils et une petite dizaine de soldats. Il me déplaisait beaucoup d'assister à la messe avec une arme en bandoulière. J'en éprouvais comme un malaise, c'est pourquoi, ce dimanche matin, j'avais un P.A. dans ma poche. La messe était dite par l'un des deux Pères Blancs missionnaires. C'était tout de même un précieux moment de recueillement et de ressources profondes. Le calme et le silence dans la tension d'une guerre sournoise.

À la sortie, en descendant les marches du perron, le capitaine m'aborde :

- Alors Lyonnaz, sans arme aujourd'hui ?

- Ne vous y fiez pas, mon capitaine !!

Il était rassuré et avait bien compris ! Le vrai père d'une grande famille.

14 - VICTIMES DE GUERRE -

Azazga était un lieu de passage obligé des unités environnantes, et de ce fait, un relais fort apprécié. Le rendez-vous des troupes était évidemment le seul café de la place, littéralement comble à certaines heures. C'était le haut lieu des retrouvailles entre gars de France, et la seule source d'informations vraies, fausses ou erronées, mais enfin, nouvelles, donc présentant un intérêt de changement à la monotonie des jours sur les pitons rocheux. Inutile de vous dire que «ça s'arrosait». Le choix y était, du lait fraise, à la bière ou au Pernod, donc propice à quelques excès, avec de toutes façons l'ambiance assurée et les retours en compagnie quelques fois euphoriques ! C'était ainsi.

En cette fin d'après-midi, j'étais au poste de l'hôpital et donc du capitaine Legrume. J'avais, sans doute, quelques bonnes raisons et toujours quelque espoir matériel de le rencontrer. Nous étions dans la cour et nous entendîmes passer un convoi qui remontait en compagnie.

Nous commentions ce départ. Dans cette direction, ce ne pouvait être le 27^{ème}, et encore moins le 121^{ème}. Sans doute le régiment d'artillerie de montagne. Le convoi dut faire deux à trois kilomètres, et ce fut l'embuscade. Nous entendîmes parfaitement les premiers coups de feu et la réplique nourrie de nos armes automatiques. C'est bon, nos gars réagissaient, mais tout de même, à la surprise, quels dégâts possibles ? Nous suivions, à l'écoute, le déroulement du combat, et l'angoisse nous étreignait. Nous n'eûmes pas à attendre longtemps. L'engagement était toujours en cours que nous perçûmes aux rugissements du moteur qu'un G. M. C. faisait demi tour, et bientôt dans un nuage de poussière, fonçait dans la cour et stoppait brutalement à notre hauteur. Ces moments-là sont extrêmes. La tension est totale.

- Qu'y a-t-il ? Mais parlez, bon Dieu !

Le chauffeur est déjà hors de sa cabine et se précipite pour ouvrir la ridelle arrière, nous faisons aussi vite et découvrons un soldat qui soutient une jeune femme allongée.

Rapidement elle est remise dans les bras du capitaine Legrume qui la dépose au sol, mais lui soutient le buste. Il y a du sang, beaucoup de sang, mais d'où coule-t-il ? Il faut savoir et vite, et je n'y connais rien aux vêtements féminins, à la façon de dégager cette grande robe jaune paille qui l'enveloppe jusqu'aux pieds. Je fais de mon mieux, et j'y parviens. En fait, c'est une seule et grande pièce d'étoffe. Dessous, elle est entièrement rouge et nue. Elle est complètement baignée de son sang, et je ne vois pas de blessure. Je me précipite, je cherche et enfin je découvre un trou à l'aisselle droite, bien caché dans le pli du bras. Dans le même temps, sa tête essaie un effort, et... c'est fini. Elle est morte. L'irréparable est accompli. Elle repose sur les bras du capitaine Legrume.

À cet instant, je la vois réellement, et toujours, je la revois. C'est une beauté, une reine ! une perfection d'harmonie orientale que souligne plus encore le contraste de ce visage parfait, blême, aux longs cils noirs avec la ligne parfaite et rouge de ce corps de déesse. 17 ans peut-être ! nous sommes là, pétrifiés, écrasés d'impuissance, quand s'élève à nos côtés une voix en sanglots :

- C'est moi, c'est moi qui l'ai tuée ! ... J'avais le F.M. c'est ma faute ... !

Ce soldat, nous l'avions oublié. Il est là, accroupi, lamentable de désespoir. Il a suivi toute la scène et la trop triste conclusion. Bien sûr, il a tiré... en face... sur ce qui bougeait. Il croit être sûr que c'est lui qui l'a touchée. Il s'est précipité pour la sauver, et il échoue lamentablement Faut-il le juger ? le condamner ? La balle n'a fait qu'une petite blessure, mais qui n'accorde qu'un délai de quelques minutes. Elle a sectionné l'artère humérale.

Nous sommes anéantis, hébétés, impuissants à sauver, comme à consoler ! nous étions tous malheureux ... très, très malheureux.

N'oublions jamais qu'il y a, en ce fait, deux victimes de guerre dont je ne sais ce qu'a pu devenir la seconde, combien de soldats et de civils

de toutes les guerres, quand ce n'est hélas, des enfants, gardent au fond d'eux-mêmes des visions indélébiles.

Soyons indulgents envers des gens qualifiés de taciturnes, de non-sociables, etc ... Ils ne pourront ou ne sauront jamais exprimer ce qui les peine ou même ce qu'ils n'ont jamais compris !



L'infirmerie d'Azazga et le portail côté rue.

15 - LE FELLAGHA BLESSÉ -

On me l'avait livré comme un ballot de linge sale ... vivant, ou plus précisément encore vivant ! Au cours d'une sortie, nos gars avaient accroché un groupe de fellas, et dans la débandade, ces derniers avaient abandonné les ânes transporteurs dont un portait un homme attaché sur son dos. C'était un fellagha gravement blessé.

Nos gars eurent le mérite de ne point l'abandonner, et c'est pourquoi, après maintes difficultés, ils me le rapportaient sur un brancard. Ils étaient fourbus, jaunes de poussière, et donc soulagés de me remettre leur fardeau avec quelque chose comme « t'en feras ce que tu voudras !

Bien sûr, et j'en ferai quoi ? Il fait nuit maintenant. Aucune évacuation possible.

Voyons au moins de quoi il souffre. Nous le rentrons à la lumière. Vous le décrire ? Une loque humaine. Vêtu de haillons, et si peu. Un pantalon, une chemise enduits de sueur et de poussière. Il est squelettique, livide, crasseux. Il ne parle pas, ses yeux tournent en tous sens, terrorisés, déséquilibrés. Il y a de quoi ! Un pansement individuel imprégné de sang noir et séché tâche d'obstruer un trou de la grosseur d'une balle de ping-pong, et situé dans le dos à la base du poumon droit. Un trou plus petit, sans doute l'impact d'entrée, est de face, juste au-dessous de la clavicule. À son état, ça fait des jours qu'il doit être attaché sur un âne. Et il est toujours vivant ! C'est incroyable ! Quel tracé miraculeux a bien pu suivre la balle pour qu'il ne soit pas mort sur place ? Il est vivant ! ce qui laisse à penser qu'il a peut-être encore sa chance.

De sa connaissance du poilu de 14, mon père me disait qu'un homme est plus dur qu'un chien. J'étais devant le cas. Inexplicable, mais une chose sûre et positive, la balle était bien sortie. J'ai pansé ses plaies du mieux que j'ai pu, donné à boire, piqûres et... dodo ! Oui ! Mais où ? Pas question de le mettre sous le hangar qui nous servait d'infirmerie.

Refus catégorique de certains. Le laisser dehors ? Impossible, avec la fièvre qui le secouait. Pas le choix, je l'ai pris avec moi. Je l'ai installé dans ma piaule sur son brancard, et j'ai rejoint mon lit de camp en ayant bien la précaution d'évacuer toute arme, sauf un PA sous ma tête et une lampe torche. On ne sait jamais, mais tout de même, c'était un mourant.

Eh bien, dans la nuit, un bruit furtif m'éveille complètement. Je saisisais doucement mon PA et j'allumais. Nous fûmes aussi surpris l'un que l'autre. Le moribond était debout ! Instinctivement, mon PA s'était braqué sur lui. Il s'est vu perdu ! Les premières secondes de stupeur passées, il s'est mis à trembler comme une feuille de tous ses membres. L'effort qu'il venait de réaliser, sa faiblesse extrême, ses yeux chaviraient de nouveau. Je me suis levé. Je l'ai remis couché et vaincu, il n'a pas rebougé de la nuit.

Le lendemain, nous l'avons évacué sur l'hôpital de Tizl.-Ouzou. Je l'accompagnais et je l'ai introduit dans une salle commune réservée aux fells et gardée par deux gendarmes, PM à la hanche.

À quelque temps de là, étant à l'hôpital, je passais m'informer de ce qu'étaient devenu ce fellaga confirmé, et le jeune garçon blessé par la mine. Je fis irruption dans cette grande salle sombre, sans fenêtre. L'ambiance était encore plus sombre.

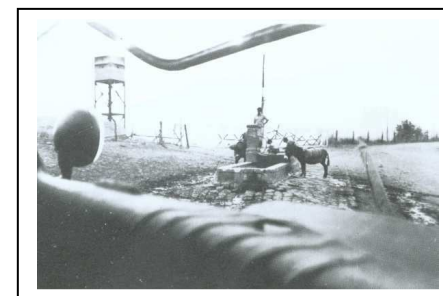
Les hommes étaient tous allongés sur leur lit, et silencieux. Dans cette atmosphère de glace, et me demandant ce que j'étais venu faire en cette galère, je vis se lever et venir à ma rencontre avec un large sourire, mon fellaga, complètement ressuscité. La baraka, ça existe ! Il venait là de faire un acte de courage. Pas un de ses coreligionnaires n'a esquissé le moindre geste d'approbation. J'étais l'ennemi et je ne sais ce qu'a pu donner, entre eux, la suite de leur conversation. Nous nous dirigeâmes ensemble vers le jeune kabyle qui, sur son lit, était fort embarrassé. Il allait pour le mieux, et ses blessures étaient en bonne voie de guérison. Bien sûr, son petit frère n'avait pas survécu.

J'al eu à soigner d'autres prisonniers. L'un d'eux sur le départ me dit :

- À toi, je peux bien le dire, oui, je suis fellagha !

Que devais-je faire d'une telle révélation ? Il était persuadé qu'il me quittait pour la « corvée de bois ».

Y avait-il vraiment tant de bois à faire ?



A g : type d'habitat semi-enterré, couvert en écorce de chêne-liège.

A d : le bassin d'Azazga et le mirador

16 – MORITURI –

Eh bien aujourd'hui, ce sera opération ! Vous pensez chirurgicale ? non ! guerrière ! en panoplie de ce conflit la plus sévère, la plus dure, en phase finale pouvant atteindre le paroxysme, le « pas de quartier ». Une opération quoi ! couper, trancher, faire mal pour guérir... Vous savez, cette maladie, cette gangrène qui se révèle par des exécutions, des sabotages, des embuscades en tous lieux, de jour comme de nuit, au café, dans la rue, sur les chemins, dans les villages, règlements de comptes à la petite semaine.

Ça vous exaspère un pays, la tension monte, et, un jour, sur renseignements et observations, le quartier général et son général décident : on opère !

Ça y est, le téléphone, les jeeps, les gars qui courent, les ordres qui fusent, le ton qui change. Il faut faire le sac - tente de couchage (ça promet !) les rations individuelles sont distribuées. Chacun contrôle son arme, ses munitions. Avec le toubib, on révisé la trousse d'urgence, le matériel, les pansements.

Tout y est ! du moins ce dont on dispose !

Nos deux véhicules, ambulance et jeep vont prendre place dans le convoi. On se salue, on s'interpelle, on grille des cigarettes. Hormis les chauffeurs qui s'affairent, et les gradés qui courent, organisent et surveillent, on ne sait déjà plus que faire ! Enfin le convoi s'ébranle, devancé ou suivi par d'autres unités vers la même destination.

Au fait, où allons nous ? Ça c'est le secret !

Nous avons d'ailleurs pris l'habitude de ne pas chercher à savoir, même pas à comprendre. C'est d'ailleurs précisément ce qu'on demande à un bon soldat !

Le principal, c'est qu'on y aille, et on y va ! De kilomètre en kilomètre, de virage en virage, on traverse la grande forêt de Yakouren, alternance de chênes lièges et de rochers, et en fin d'après-midi on

stoppe dans un immense paysage, semi dénudé, où circulent et stationnent véhicules de tous formats y compris des chars. La ronde des hélicoptères bat son plein en aller et retour depuis leur aire d'atterrissage dans le même décor. Quel vacarme, quelle activité et que d'interrogations ! Est-ce sérieux ? démonstration ou déjà engagement ? Personne ne nous dit rien, mais aussi personne ne nous demande rien. C'est donc qu'ils n'ont pas besoin de nous. Ah si, en voilà un qui s'est écrasé un doigt. C'est une petite affaire mais enfin ça distrait.

-« *Tu repasseras demain, on refera le pansement !* »

-« *D'accord !* »

Mais Dieu sait où on sera ? Et lui, et nous ! Alors pour le suivi ... !

Nous passerons la nuit en ce site inconnu, chacun ayant monté sa guitoune individuelle, nous sommes déjà en moyenne montagne et il fait frais, ce qui semble exclure la présence de cet horrible compagnon qu'est le scorpion.

Bonne nuit ! Tout est calme maintenant et précisément, c'est cela qu'on ne supporte plus ! Je m'échappe de cette prison de toile et vais m'étendre sous un camion. C'est pas le confort, mais on voit et on entend, première condition au repos, comme la bête sauvage dont on reprend l'instinct. La nuit sera calme, émaillée seulement de quelques coups de feu et lueurs de fusées éclairantes.

Déjà le jour se lève, et la torpeur s'efface avec les premiers bruits d'une troupe en campagne. Les états d'âmes s'expriment :

Putain de pays ! ?

-*Ta gueule !*

En effet, une radio diffuse faiblement de la musique et des nouvelles. Les premiers jus sont déjà chauds, par petits groupes, à l'initiative des plus «*démerde*». C'est toujours sympa de se retrouver «*nature*» - hirsute, affreux -, tout froissé de treillis et d'esprit. Mais la blague revient vite et le groupe se reforme. Le toubib - je ne sais pas où il a couché, mais il n'est pas plus frais qu'un autre - les deux chauffeurs, le

sergent les quatre infirmiers. On savoure la chaleur de ce jus sans saveur fait à base de concentré et chauffé à la petite boîte d'alcool solidifié. C'est tout de même bon, entre nous, cette amitié chaude et noire du petit matin !

On lève le camp. Le convoi se reforme et de nouveau la route sinueuse et hostile, bordée de fourrés, de rochers ou de forêts. Le silence entre nous. Les risques d'embuscades sont moindres du fait que notre déploiement de forces, incite les fellas à se terrer. Mais tout de même il faut être prêt, et, cette même question :

Où allons nous ?

Nous le saurons bientôt, en débouchant vers midi, sur un plateau dominant un grand cirque vallonné ou débouche une petite vallée. Il semble bien que nous soyons arrivés à la vue de camions radio et grande tente, avec non moins grande antenne. Ça ressemble fort à un P.C. En fait, on nous indique notre position à 200 mètres. C'est bien là et alors ? Où sommes nous, et que se passe-t-il ?

Un bois de chênes-lièges est derrière nous. Devant comme je vous l'indiquais, c'est un théâtre nature d'une grande beauté. Les petits vallons alternent de rocaillies et buissons avec de larges places de terre nue.

A notre droite, la petite vallée toute boisée et, oh ! surprise, tout au fond, la mer comme horizon.

Et puis, quelque soit le nom que vous voudrez bien donner à ce lieu : cirque - arènes - champ de bataille ou champ d'honneur, c'est ici que sont déjà en présence ... «Ceux qui vont mourir... ! Quelques rafales épisodiques brèves et sèches nous indiquent que le contact est établi. Il est d'autre part évident que les crêtes sont tenues par les nôtres. Le piège est fermé ! Une bande de rebelles, peut-être une Katiba¹¹ est cernée dans la vallée. Le petit jeu des embuscades et coups de mains

est terminé. Aujourd'hui, on s'explique, et, c'est la dernière partie. Chacun s'apprête à la jouer. Gagner ou perdre, mais à quel prix ? Comme un grand damier, chaque pierre, chaque buisson, seront l'enjeu de vie ou de mort.

Mais direz-vous ; Qu'ils se rendent !

Ce n'est plus possible. À ce point d'une guerre fratricide, religieuse, cruelle et fuyante, nous atteignons l'extrême du «*pas de quartier !*». Qui lèverait les bras serait fauché par les siens. C'est ainsi que l'on convainc les combattants d'être des héros.

Nos gars, quant à eux, ont quelques comptes à régler : les copains tués, achevés, voir mutilés. Alors, voyez-vous, tout est simple et irréversible. Le combat aura lieu sans concession. Au nom d'**Allah**, au nom de **Dieu**, pour la liberté, la justice, la paix, la vengeance et l'honneur avec un peu de gloire, en prime à ceux qui survivront. Allez vous y retrouver ! Les armes décideront et une nouvelle fois l'histoire s'écrira dans le sang.

Nous sommes en fin d'après midi, les armes crépitent. J'ai vu trois gars courir entre les buissons. Qui sont-ils en kaki ? Les nôtres ou des fellas ? nous sommes en attente et n'avons pas droit à l'action. Au loin, sur l'horizon de mer est apparu un navire de guerre aux tourelles dentelées. Il attend, comme nous et c'est bougrement long d'être réduit à l'inaction, quand à un kilomètre à vol d'oiseau, des hommes s'entre-tuent...

Que faire ? rien ! quelques commentaires vides et inutiles. On grille des cigarettes. On piétine. On enrage. Si on pouvait faire quelque chose. Si on nous demandait une participation, mais rien et sans information ... Attendre ! Attendre !

Le jour baisse et aussi le combat. L'intensité diminue mais on sent que la pression demeure. Quelle va être la nuit ? Les fellas vont tout tenter pour s'échapper. C'est leur dernière et unique chance, bien mince et quasiment nulle, lorsque, traversant le ciel un avion lâche «une luciole»

¹¹ Compagnie ennemie organisée.

d'un effet extraordinaire. C'est le plein jour ou presque par l'intensité lumineuse que projette cet engin tournoyant et ce, toute la nuit. Je n'avais pas idée que ce fut possible. Le combat va-t-il reprendre ? non ! La nuit vibre de tension contenue. Toute la vallée écoute et retient son souffle. Les acteurs qui s'épient et les spectateurs impuissants dont je suis. Attendre l'aube !

Rien n'est pire que l'attente. L'attente du dénouement de cette pièce tragique, héroïque, aussi vraie qu'inutile. Mais c'est ainsi, et, comme se lève le soleil, la mort reprendra sa moisson. Chacun aura eu le temps, dans les deux camps, de se préparer moralement, matériellement. L'assaut final n'en sera que plus dur, impitoyable !

C'est confirmé, avec le plein jour, la bataille reprend, rageuse, ponctuée de rafales et du bruit sourd des grenades. Mais que font-ils des blessés ? ne pourrions-nous être utiles ? Heureusement qu'il y a la stratégie et l'ordre des batailles, sinon, nous serions tous dans la vallée, ce qui serait tout à fait négatif à ceux qui doivent se battre en ce terrible combat rapproché, voir même au corps à corps.

Nous sommes en cours de matinée, quand l'un des Infirmiers, un grand noir toujours rieur, éprouve un besoin naturellement urgent. Ici, comme ailleurs, l'arme ne quitte pas son homme. Il est armé d'un F.M. et se retire derrière nous, à l'orée de la forêt distante d'une cinquantaine de mètres. Quelques minutes s'écoulent, notre petit groupe est assis à l'indienne, observant la vallée, tous parfaitement confiant en nos arrières. Une rafale claque ! Qu'est-ce, si proche ? Une fausse manœuvre ? Encore quelques instants d'attente et nous voyons, stupéfaits, notre grand diable de noir, sortir du bois, en traînant quoi ??? ... ; mais c'est un Homme ! Incroyable ! Il nous raconte :

-«J'étais dans la position que vous devinez depuis quelques instants, quand, j'ai vu se faufiler silencieusement dans les buissons, l'individu que vous voyez. J'ai tiré et voila !- Il était mort dix fois. La rafale l'avait fauché de bas en haut, comme à l'exercice. C'est sanglant, dur, et... bien réel ! »

Dans la vallée, il semble que le combat s'éternise et piétine. Alors, ce que nous n'attendions pas, on fait intervenir... la marine !

Mais oui, le bâtiment de guerre tire et place au creux de l'oued, avec une précision diabolique quatre obus qui doivent être énormes. Les explosions ont lieu, en forme de hauts et blancs champignons. Quelle puissance ! quels dégâts aux alentours ! Peut-il encore rester des êtres vivants ?

Le coup de grâce vient du ciel, avec l'arrivée de quatre sikorskis¹² qui viennent déposer leur plein de paras frais et prêts au combat. Ça ne traîne pas ! nous qui doutions de réactions encore possibles ... Eh bien ! ça chauffe là-bas ! La mitraille est incessante, nerveuse, exaspérante. Que se passe-t-il ? Le toubib qui était au P.C. revient en courant.

-«Prends la trousse, on vient nous chercher en hélico.»

Et de fait, il nous arrive droit dessus, à hauteur des pâquerettes. Il est sur nous, mais ne se pose pas et flotte dans un bruit d'enfer, à un mètre du sol. Le toubib s'élance, des mains l'empoignent de l'intérieur et le hisse sans ménagement. Je lui passe la lourde trousse de secours et je saisis la rampe d'accès. L'hélico décolle alors pleins gaz en une semi rotation fortement inclinée. Le résultat est que je suis littéralement chargé et catapulté à l'intérieur de l'appareil où j'effectue un roulé-boulé jusqu'au fond. La réception est plutôt dure !

L'hélico reprend sa stabilité et moi, mes esprits. Une dizaine de blessés paras assis ou allongés, sont du voyage. Le toubib est en action et je vais le servir. Par chance, il n'est pas de cas graves. Mais ce qui me surprend ce sont les visages de ces gars, tous très jeunes, sans doute appelés. Ils sont livides et surtout fermés. Ils sont absents. Ils sont encore au combat qu'ils viennent de quitter, ayant laissé leurs camarades dont certains n'ont plus besoins de soins, mais, seulement des formalités d'usage ! L'un d'eux est surtout vexé. Il s'est mal réceptionné en sautant de l'hélico et il est resté sur place sans avoir pu participer au combat. Il est difficile de converser à l'intérieur de cette

¹² Gros hélicoptère de combat servant au transport de troupe.

boîte de tôles volantes, mais les gars n'en éprouvent aucun besoin, soit entre eux, soit envers nous. Chacun est encore à son action, à ses souffrances, à ses pensées.

Les soins d'urgence sont terminés. Il y a bien une demi heure que nous sommes en vol et maintenant par la porte restée ouverte nous pouvons admirer le paysage qui se déroule, tel un film, calme, chaud de soleil, comme cette terre jaune sable, mouchetée de buissons et d'aspérités. Tizi-Ouzou se rapproche et bientôt nous nous posons en douceur à l'Hôpital Naegelen.

Mission terminée et pour nous, fin de l'opération. Sur le terrain, ils ont dû conclure.

Ce genre d'exploit, comme bien d'autres, personne n'en fera mention. Seuls savent, les acteurs directs, ceux-là même qui étaient au champ restreint de l'opération.

Combien sont morts ?

On a parlé de soixante-dix rebelles !

Et nos petits gars ... combien morts ou blessés, ventilés aux quatre coins de France ?

L'ai-je su ?

Je ne sais pas !

Je ne sais plus !

Ami lecteur ... «TE SALUTANT»

« Ils te saluent ! »



La marine tire



Le combat fait rage.

17 - LA CONFUSION –

Je n'ai pas la prétention d'écrire l'histoire. La stratégie politique et militaire vous est largement présentée, scrupuleusement ou tendancieusement, sous tous angles et de tous les horizons

Avec le recul, je veux simplement vous donner mon sentiment profond. L'Algérie a perdu la France ! Elle en avait besoin. La réciprocité est tout aussi vraie. Que fut l'issue du conflit ? Un désastre pour nos deux pays. Et pourquoi en être arrivés là ? Les Kabyles en l'un ou l'autre camp ont été de valeureux soldats. Qui donc oserait contester les médailles de leurs anciens, durement méritées sous le drapeau Français et qu'ils arboraient fièrement ? Que sont devenus ces hommes qui croyaient et qui avaient acquis le droit de croire en la France ? Que sont devenus les autres, enrôlés dans le FLN au nom de la liberté, comme toujours, et contraints à des actions qu'ils réprouvaient ? Ces montagnards, ces agriculteurs étaient en fait des hommes très proches de nous, pour des causes historiques, comme je vous l'indiquais, mais aussi dans l'esprit enclins au partage et à la justice. Pourquoi ces valeurs n'ont-elles pas prévalu dans les deux camps d'ailleurs ?

Dans un grand désordre, les minorités, par la violence, ont toujours raison, et un des plus graves défauts de la France est de toujours admettre ... admettre ... jusqu'au pire désordre !

Et quand retentira la fameuse phrase du «Je vous ai compris !», vous admettrez, comme De Gaulle lui-même sans doute, qu'il n'y avait plus rien à comprendre !

Il y fallait tout de même une fière audace !... Il s'ensuivit une belle pagaille.

Je veux vous relater deux faits qui illustrent bien la volonté de violence pour l'un, de désordre pour l'autre, toujours au niveau du petit soldat, bien entendu !

18 - LES PÈRES BLANCS -

Ils étaient deux missionnaires à Azazga, vénérables bergers à grande barbe, respectés de tous, vêtus de la bure blanche et portant la croix sur leur poitrine. Ils assuraient le culte en la belle petite église, et l'aumônerie d'un couvent de sœurs blanches à un ou deux kilomètres d'Azazga. Il y eut, n'en doutons pas, jusqu'à ce temps des jours paisibles et heureux entre les deux communautés religieuses, chrétienne et musulmane. Un temps de services réciproques, de tolérance et de respect...

Pour nous, militaires, les relations extérieures étaient rares et nous conçûmes l'idée, avec un bon copain, de converser du pays et de la situation avec les Pères Blancs. Demande formulée et acceptée, nous primes rendez-vous et nous voilà un certain soir admis en la petite maison des Pères. Oh ! que c'était simple, mais que c'était chaud ... Le mobilier, comme l'accueil ! Parce que vous savez, pour un soldat, c'est un tout ! Changer d'ambiance ... être reçu civilement et de plus amicalement. Il y avait de quoi boire et ... des gâteaux !... Si ce n'était notre armement ! Quel contraste gênant dans la maison des hommes de Dieu, des hommes de paix !

Mais ils nous comprenaient et nous avons toute la soirée échangé librement nos points de vue sur le conflit. J'ai bien sûr tout oublié, si ce n'est la conclusion, l'essentiel dont je vois encore, le Père Blanc, le plus grand et debout, nous affirmer : *«Il faut que l'armée française se retire de ce pays. Ce n'est pas votre place. Allez-vous en ! »*

Nous ne pouvions pas comprendre. Nous ne pouvions pas l'admettre, mais sans doute avaient-ils de bonnes raisons. Ils nous assurèrent n'avoir jamais été inquiétés et toujours respectés, cependant ces derniers jours ils éprouvaient quelques doutes. Leur ayant acheté une corbeille à pain et un pot tressé en forme d'amphore, nous dûmes prendre congé. Il m'a semblé qu'ils devenaient nerveux. Le plus grand et plus jeune voulut absolument nous accompagner. Nous fîmes tous

trois, dans la nuit, les deux cents mètres qui nous séparaient de nos premières sentinelles.

- Halte là !

- Mot de passe ?

- À-Dieu, Père blanc !

À quelque temps de là, les fells le tuaient et manquaient de peu le second Père, sur la route de retour du couvent des sœurs blanches.

Violence de quelques-uns pour rompre l'harmonie et provoquer l'escalade. Bien réussi, n'est-ce pas ?



Type de village kabyle.
Rencontre avec les enfants.

19 - ALGER -

Quelle chance, ou plutôt quelle faveur !

- Tu as bien mérité un jour de permission. Demain, tu accompagneras deux malades à l'hôpital d'Alger, et tu disposeras de ta journée.

- Merci, mon Lieutenant.

Ça, c'est sympa ! Vraiment ! Changer d'air. Revoir des civils, des magasins, la rue, un petit café, peut-être même un repas au restaurant. Vive la joie !

Le voyage s'effectue sans histoire, et à 10 heures 30, nous étions rendus dans la cour de l'hôpital. À moi la liberté ! Bouillant d'impatience, je me présente au poste de police et m'apprête à franchir la porte.

- Eh là, toi, où tu vas ? Et d'où tu viens ?

- Je viens d'Azazga et je vais faire un tour en ville.

- Ah ! tu viens du bled ! Si tu veux sortir, tu nous laisses ton fusil.

- Te laisser mon fusil ? Ça va pas ?

- Je vois que t'es pas dans le coup, mais ici les troufions porteurs d'armes se les font piquer, et maintenant, par prudence, le règlement interdit le port d'armes en ville.

- Tu parles d'une prudence, mais moi je ...

- Ça va comme ça. Tu sors et tu nous le laisses, ou tu ne sors pas.

C'est bien la meilleure, mais que faire ? Ils ont un râtelier prévu à cet effet. Ça a l'air sérieux !

- C'est bon, voilà mon flingue.

Je vais toujours mettre mon couteau sous ma chemise et... me voilà dehors.

Merveilleux ! La rue ... ! Quel plaisir de fouler l'asphalte, de retrouver les bruits vivants des portières, des freins, les gens qui circulent... des jambes féminines, un peu de coquetterie... un chien qui passe très sûr de lui ! De quel trottoir est-il ? Je me sens bien, un peu déshabillé sans mon fusil, mais plus léger et... le cœur aussi ! Tout va bien. Voilà un café qui me semble de bon aloi. Il y a plusieurs clients. Je rentre. Eh !

C'est que je ne passe pas inaperçu. Les gens se retournent, me regardent et semblent vouloir m'identifier. L'examen tourne en ma faveur. Je dois être un troufion normal. J'en suis heureux, mais tout de même, je me pose quelques questions. Pourquoi cette réserve à mon égard ? Parce que je suis seul... sans armes ? Je me prends un vrai petit café noir, à une vraie table et une vraie chaise ! C'est ça le luxe ! Je savoure tout doucement, et autour de moi, l'atmosphère se détend.

Les discussions reprennent et les deux hommes accoudés au comptoir en viennent à m'ignorer. Ils m'ignorent si bien qu'ils sortent de leur poche chacun un PA, et se prennent à jouer, aux yeux de tous et... dans l'indifférence générale ! Où suis-je ? Ai-je à faire à des gamins, des fells, ou des policiers ? Je n'apprécie guère ce genre de démonstration, pourtant ça a l'air commun. Établissement spécial ? Je paie et... à moi la rue ! Je marche. Je hume et je regarde. Je vais tout droit. Ah ! Voilà une grande place. Tout à fait mon affaire ! Je vais pouvoir visiter, me restaurer, oublier un peu mon costume. Il est midi moins cinq. La place s'anime. C'est l'heure de pointe. Ça bouillonne de vie. Quel plaisir ! Je marche un peu. Il est midi pile et... feu ! Les armes claquent. Les PM lâchent leurs rafales rageuses. Les coups de feu se multiplient. Que se passe-t-il ? Je ne vois rien si ce n'est la foule affolée qui déferle vers moi. C'est le sauve qui peut général ! Je n'ai rien dans les mains, et mon costume précisément me désigne comme cible impuissante. La première porte, vite ! Elle s'ouvre et je pénètre dans un couloir. J'empoigne mon couteau et par la porte entrebâillée, je me tiens prêt à toute éventualité. La tension est extrême. Le réflexe peut jouer comme un chat sur sa proie. Quelques minutes à peine, les rafales s'espacent. C'est fini. Déjà les hurlements des sirènes se déclenchent et les ambulances, à grande vitesse, comme des jeeps et des camions chargés de soldats, se rejoignent sur la place.

Je n'ai rien vu, mais c'est bon, j'ai compris ! Je fais retour directement sur l'hôpital où je retrouve les ambulances toutes pilotées par des PFAT¹³. C'est l'affairement, mais là au moins ils ont les moyens, et les blessés ont leur chance. Une ambulance se gare près de moi. J'aide à

descendre l'homme en civil qui était aux côtés de la conductrice. Il est blessé. Il soutient son bras cassé et tout en sang. Il ne semble pas s'en inquiéter et domine sa souffrance.

- *Tant pis, mais je l'ai eu !*

- *Ah !*

- *Oui, le fell, je l'ai descendu. Il est là dedans.*

Et il me désigne l'ambulance.

- *Ah !*

Ça y est, j'ai tout compris. Mais c'est complètement fou ! Les fells ont ouvert le feu. Les civils, les militaires et policiers en civil ont répondu avec les PA, et les militaires en tenue ont tiré sur tout porteur d'une arme. Allez donc vous y retrouver ! C'est ça la violence plus le désordre, et ça donne dix-sept personnes étendues sur la place, tant mortes que blessées.

J'étais le premier à la formation du convoi pour le retour ... complètement écoeuré !

« Je vous ai compris ! »

¹³ Personnel féminin de l'armée de terre.

20 -LE RETOUR –

Eh bien oui ! Les jours se sont écoulés et on a parlé de «*retour dans nos foyers* ». Ça me paraissait impossible. Il restait tout à faire, et la situation empirait. Il est vrai que nous avons vu venir des renforts ou la relève. Médicalement, nous étions mieux approvisionnés, mais le lieutenant Dumont avait été muté dans une antenne chirurgicale. L'Adjudant, médecin, frais émoulu de l'internat, était confronté à une rude tâche. Il y faisait face avec courage et détermination, mais il avait à s'aguerrir.

Je n'ai pas particulièrement souffert de l'attente de notre libération. J'étais trop occupé, mais comme tous, j'ai connu au départ des convois ce pincement viscéral que couramment l'on exprimait «*Ce serait tout de même con de se faire «butter» la veille de la quille !*»

Elle est venue, cette fameuse quille, mais elle ne m'a laissé aucun souvenir de réjouissances. Je laissais les copains en pire danger que j'avais connu. Durant six mois, j'avais donné le meilleur de moi-même ... pour rien ! La situation se pourrissait, le fossé se creusait, les accrochages se multipliaient.

Je me suis retrouvé sur le bateau, soulagé mais profondément contrarié, meurtri. Cette grande aventure prenait fin pour moi. J'avais fait de mon mieux, mais que d'illusions ! Accoudé au bastingage, je dévisageais Alger la Blanche, mais au-delà, la Kabylie, ce petit coin d'Afrique.

Mon cœur me fera toujours mal à l'évocation de ce mystérieux pays. J'y ai souffert. J'y ai aimé, mes camarades, l'esprit de corps dans les joies et les peines, aimé ses habitants fiers et résignés dans le conflit qu'ils subissaient et que tous n'avaient pas choisi... comme nous.

Désespoir de la guerre ! ... de toutes les guerres !

Le bateau quittait le quai. C'était fini ! Non ... quelques rafales claquèrent dans le port...

Qui donc encore devait mourir ?

21 - LA TRAVERSÉE –

Nous étions prévenus que la mer serait méchante, et... le bon conseil !... qu'il nous fallait bien manger, ce qui nous rendrait moins sensibles au mal de mer.

Pauvre savoyard, ignorant tout de la trahison de la «Grande Bleue», mais... réceptif à sa beauté, je m'étais placé à l'avant du bateau. Je voyais parfaitement l'étrave, et je jouissais de l'air du large accéléré par la vitesse. Merveilleux ! Magnifique ! L'air pur, la liberté ! et spectacle nouveau... les dauphins ! Une troupe de ces fuseaux gris folâtrait à l'avant du bateau. Quelle aisance, quelle grâce, quelle vitesse !... le chevreuil sur terre ... la palombe dans le ciel !

Je ne pouvais me détacher de suivre leur jeu, qui consistait à couper, au plus près, devant l'étrave. Harmonie, beauté, magnificence de la nature dans les corps et le mouvement. J'ai pris là des instants inoubliables qui aujourd'hui encore me réjouissent.

Mais insensiblement, le ciel virait au gris et «*la Bergère d'azur*» fit appel à ses moutons. Je perçus un mouvement régulier de l'avant qui plongeait se redressait et bientôt, un certain malaise de l'estomac. Il était temps que je quitte le pont. Il était déjà trop tard ! J'eus beaucoup de chance de pouvoir atteindre le premier W.C.. Ma fierté était sauvée, ... mon estomac en perdition ! Je m'en fus rejoindre une chaise longue dans l'entrepont. Je ne devais plus me relever jusqu'au lendemain matin.

Il faut que je vous précise que nous avons quitté le quai en début d'après-midi à bord du cargo normalement affrété au transport de moutons.

Je ne connais rien à la conception des bateaux, mais à l'embarquement, je m'étais intéressé à la façon de fermer une porte pratiquée dans la coque et qui en épousait la forme. De l'intérieur, elle se fermait avec deux grosses barres de fer, que bloquaient d'énormes boulons serrés avec une clef dont la longueur permettait à deux hommes de joindre leurs forces et leur poids. De telles mesures me

semblaient tout à fait exagérées, nous avions à notre disposition une grande pièce, uniformément couverte de chaises longues, un escalier métallique d'accès depuis le pont et un autre descendant à la cale. Là s'arrête ma connaissance de ce cargo.

Si je fus l'un des premiers à rejoindre ma couche, l'ensemble des copains ne tarda pas. L'après-midi déclinait, le mouvement du bateau amplifiait et les malaises prirent une forme générale. Les premiers atteints crurent bon, comme je l'avais une fois réussi, de rejoindre les W.C.. L'embouteillage eut vite raison des estomacs les plus fermes... si je puis dire ! Il y en avait de partout... de nos agapes du départ ! Avec les mouvements du bateau, il était devenu dangereux de se déplacer sur sol visqueux. Plus personne ne fut debout, et la nuit la plus longue commença !

La tempête s'accrut d'heure en heure et, pauvres gars que nous étions, nous obéissions ensemble, ou plutôt nos viscères, au rythme imposé par «*la grande méchante*» déchaînée. Incessamment, le cargo assurait quatre mouvements qui en termes maritimes doivent être le tangage et le roulis. À la fin du quatrième mouvement, d'un commun accord avec un ensemble parfait, nos estomacs se révoltaient. Ils étaient vides depuis longtemps, que nous devions ensemble nous arracher les entrailles à vomir l'impossible, ou plutôt si, à chaque fois un peu de bile verte, amère et écumeuse. Les gars râlaient, appelaient. On subissait ! La vomissure empoisonnait l'air de cette boîte flottante où nous étions faits comme des rats. J'ai toute la nuit pensé à cette porte dans la coque que les matelots avaient boulonnée. Tiendrait-elle ? La coque recevait des coups de mer terribles. Et si elle s'ouvrait ? Je savais que nous ne pourrions rien faire pour nous sauver. «*Oh ! combien de marins ..* ». Je n'ai jamais si bien compris notre impuissance au seing des éléments déchaînés. Je n'ai jamais si bien compris le dur métier de marin. Il faut être courageux et... prier Dieu ! Le plus flibustier, s'il en était a dû passer par là ! Et nous n'étions seulement que des moutons de retour des terres arides de Kabylie. Ces mouvements liés des éléments, du bateau et de nos estomacs s'agrémentaient de la glissade d'ensemble que nous effectuions sur nos chaises longues ... Devinez sur quoi ?

Durant la nuit, j'ai vu un seul homme debout au sommet de l'escalier descendant à la cale. Le bateau à ce moment se coucha dans le sens qui propulsa le pauvre gars dans la cale. Comment s'est-il réceptionné dans cet ensemble de métal ? Je n'ai pas été voir, ni personne. J'en étais totalement incapable. J'étais vidé ... annihilé ! Ceux qui furent de cette traversée, comme je pense, tous les marins du monde, savent que je dis la vérité.

Une lumière jaune, minimale nous était dispensée par les plafonniers, ajoutant au sinistre de cette scène d'où n'émanait qu'aigreurs et plaintes. Les minutes et les heures semblèrent figées entre minuit et trois heures où la tempête atteignit son paroxysme. J'avais fait mes comptes avec Dieu, et je savais ne dépendre que de Lui. Mais tout de même disparaître si lamentablement dans la nuit... dans l'abîme... !... *qui sont partis joyeux... se sont évanouis.*»

L'accalmie vint à l'aube, vers les cinq heures. J'appréciais si intensément, que je ne pus attendre et essayais de reprendre la verticale et osais quelques pas. J'atteignis l'escalier pour accéder au pont et à l'air. Je n'avais rencontré personne qui put me dissuader d'une telle imprudence, mais ce que je vis me figea ! Le bateau plongeant, apparut sur ma gauche, une colline noire et mouvante. L'engloutissement était inévitable ! Il ne se produisit rien, que le mouvement habituel et déjà modéré. Je fis demi tour et compris mieux encore que je n'étais pas et ne serais jamais marin.

Avec le jour, tout s'apaisa. L'ordre nous vint de nous préparer à débarquer. Il fallut récupérer le sac de paquetage, et nous eûmes accès au pont. Quel soulagement, mais quelle surprise de se revoir en pleine lumière. Nous étions livides, émaciés, si défaits, que nous hésitions à nous reconnaître. Ça fait tout de même un choc de ne pas reconnaître les copains, et quelle tête avais-je moi-même ?

Il y eut un certain flottement en ordres et contre-ordres. On envisageait de nous faire laver notre «*crevoir*» de la nuit. C'est vous dire l'état des

lieux ! Et nous n'avions pas bougé ! Le bon sens a tout de même prévalu, et on nous a «*fichu la paix*».

Au grand air, nous reprîmes vie et je pus admirer Marseille éclairée du soleil levant «*Notre Dame de la Garde*» domine la ville et pour beaucoup, du fond des cœurs, c'est bien Elle qui nous accueillait et que silencieusement nous remercions !

Nous avons en file Indienne débarqué par la passerelle, et chacun eût droit à un sac contenant le casse-croûte. Je me suis retrouvé immédiatement dans le train, et, faisant l'inventaire de mon attribution, j'ai découvert une boîte de bière. Je vous en parle parce que je n'ai jamais retrouvé une telle qualité ! J'étais déshydraté, assoiffé comme une bête, et j'ai bu un véritable élixir de vie !

Pour notre bataillon de rappelés, ce fut cela les joies de la quille, et nous arrivâmes à Lyon dans la soirée. Je sortis de la gare, sac sur l'épaule, pour découvrir avec stupeur et égarement, une rue illuminée, active, joyeuse à cent lieues de nos conditions physiques et morales du moment.

Je n'attendais rien ... Je ne voulais rien ... mais j'eus le sentiment que s'ouvrait en moi, comme pour tous les soldats d'Afrique et, sans doute de toutes les guerres, une blessure qui serait bien longue à guérir, faite d'incompréhension, d'ignorance et... d'oubli.

22 -LE PAQUETAGE -

Je devais remettre mon paquetage à la gendarmerie du canton ? Ce que je fis dans les meilleurs délais, trop heureux de me libérer réellement. Je me présentais devant deux gendarmes de service, et nous commençâmes l'inventaire. Ils étaient en possession d'une liste réglementaire et appelaient chaque effet que je tirais de mon sac : maillots de corps, slips, chemises, ceinture de flanelle, treillis, chaussures, etc ... Certains vêtements étaient usés mais propres. Tout y était... ou presque ! Il manquait ma ceinture et... une paire de chaussettes ! Oh, ne riez pas ! Elles manquaient réellement. L'affaire était sérieuse, et devant cette tournure inattendue et sévère, je me pris au jeu et jouais l'imbécile. Il s'ensuivit maintes suppositions : usure, perte, vol... Bien sûr, je n'ai pu me prononcer et je laissais mes deux gendarmes dans un réel embarras ! Vous devinez que j'en étais très heureux ! Quelle sombre affaire ! Entre nous, la ceinture je l'avais à la maison, mais je tenais à la garder, mais les chaussettes !... aucune idée ! S'ils avaient su le comble

Entre nous, la ceinture je l'avais à la maison, mais je tenais à la garder, mais les chaussettes !! ... Aucune idée !

S'ils avaient su, le comble pour soldat, j'ai perdu mon fusil dans la nuit où j'ai trié les blessés des morts. Personne ne m'a fait d'ennuis. Simplement, on m'en a procuré un autre ! Enfin, l'incident était clos, et je le pris avec humour et sans colère.

L'incident était clos ? Peut-être ! Le lendemain matin, mes deux représentants de la loi étaient à la maison. Encore dans l'esprit militaire, j'ai pensé à quelque omission administrative. À une près ... n'est-ce pas ?

Eh bien, il s'agissait toujours de mes chaussettes. Leur chef, autorité suprême, exigeait un rapport et donc enquête sur cette ... voyons, ... mystérieuse disparition.

Là, je vis rouge. Il y a tout de même des limites ! Ils n'eurent pas de peine à établir le rapport. Je le leur dictais et il est sans doute toujours aux archives du canton : j'ai perdu ma ceinture et ma paire de chaussettes dans la nuit du 21 au 22 novembre 1956, entre Alger et Marseille !...

J'espère que le chef a apprécié... libre à lui de continuer les recherches !

Le calme est revenu. Je n'ai donné, il est vrai, que six mois à la France où ... à l'Algérie ! Combien ont donné plus... de leur jeunesse, de leur santé, de leur vie, et officiellement je n'ai perdu que ...

N'en parlons plus !

Jean LYONNAZ-PERROUX

Les droits d'auteur de son ouvrage ont été versés au profit de l'œuvre du Père Brothier, les Orphelins et apprentis d'Auteuil.

Table des matières

INTRODUCTION.....	3
1 -FREHA-.....	5
2 - PREMIÈRE NUIT D'AFRIQUE !-.....	6
3 - DES DIFFERENCES DE TIR ! -.....	8
4 -VOIR ET ENTENDRE-.....	9
5 -LE QUOTIDIEN-.....	10
6 - LES PIAFS-.....	12
7 -L'ÉTRANGLÉE –.....	14
8 - INFIRMERIE DE CAMPAGNE -.....	17
9 - TOURS DE GARDE-.....	19
10- AU BOUT DU CHEMIN. GLOIRE, OÙ ES-TU ?.....	21
11- LE PRIX DE L'EAU !.....	24
12- ACCUEIL ... AMBIANCE.....	26
13 -MERCI MON CAPITAINE -.....	28
14 - VICTIMES DE GUERRE -.....	29
15 - LE FELLAGHA BLESSÉ -.....	30
16 – MORITURI –.....	32
17 - LA CONFUSION –.....	36
18 - LES PÈRES BLANCS -.....	36
19 - ALGER -.....	37
20 -LE RETOUR –.....	39
21 - LA TRAVERSÉE –.....	39
22 -LE PAQUETAGE -.....	41